

PIERRE SAUREL

Absolution



BeQ

Pierre Saurel

Le Manchet # 29

Absolution

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature québécoise*
Volume 434 : version 1.0

Absolution

Édition de référence :
Éditions Québec-Amérique, 1983.

Collection Le Manchot

gracieuseté de Jean Layette

<http://www.editions-police-journal.besaba.com/>

<http://lemanchot.editions-police-journal.besaba.com/>

I

Confession

Le curé Omer Lanthier avait été très content de voir arriver le jeune abbé Bernard Gauthier dans sa paroisse.

Souffrant d'anémie, le jeune prêtre avait besoin de repos, mais surtout de bon air, loin de la pollution des villes.

Le petit village de Joliville n'était qu'à quelques milles de Forestville, sur la Côte-Nord du Québec. Quand Forestville avait pris de l'expansion, on décida de diviser la ville en paroisses. Ceux qui habitaient la « campagne », les plus anciens habitants de la région, n'étaient pas contents. Ils auraient voulu conserver leur coin bien à eux. Aussi, on avait fait une cabale, on s'était adressé aux députés, puis à l'évêque. En ce temps-là, la religion jouait un grand rôle au

sein de la politique.

– Forestville est devenue trop commerciale. Nous, nous sommes tous des cultivateurs, les seuls de la région, nous habitons tous le même coin. Maintenant, nous serons obligés de nous plier aux règlements qu’adopteront les citoyens de la grande ville. Nous ne voulons pas de ça. Nous désirons notre paroisse, notre village bien à nous.

Il y avait eu référendum et on avait décidé de construire une église dans cette petite agglomération habitée par une centaine de personnes seulement. Enfin, au Parlement à Québec, il avait été résolu de détacher ce coin de la grande ville, d’en faire un village avec son maire et ses conseillers. Les politiciens d’alors se disaient :

« Il ne faut pas se mettre ces vieux à dos. Ce sont des organisateurs d’élections inégalables. Ils savent faire de la propagande. Ils pourraient s’organiser et notre député serait facilement battu s’ils se liguent contre lui. »

Et on savait que, tôt ou tard, Joliville se

rattacherait à Forestville, ce n'était qu'une question de temps. La ville étendrait ses tentacules jusque dans cette partie de la région.

Le prêtre Omer Lanthier songeait à prendre bientôt sa retraite. Il avait été curé de Forestville durant plusieurs années, puis aumônier dans une maison de religieuses de la région.

Lorsque son évêque lui avait demandé de devenir curé de la nouvelle paroisse, il n'avait pas refusé. Il connaissait tous les habitants du village par leur prénom. Pour ces gens, ce curé était un des leurs. C'était un ami. De plus, le prêtre Lanthier savait qu'il retrouverait dans ce coin perdu, toute l'autorité que l'Église semblait perdre un peu partout dans le monde.

Même si son village n'était habité que par une centaine de personnes, les activités religieuses étaient nombreuses. On était pieux. On faisait chanter des messes pour les défunts et pour suffire à la tâche, le curé devait, presque tous les jours, dire deux messes.

Le dimanche, en plus de la grand-messe, à dix heures, il y avait messe basse à huit heures. Et un

jour, après la grand-messe, alors que les villageois se réunissaient sur le parvis de l'église pour se transmettre les dernières nouvelles, discuter et souvent même échanger vertement sur la politique, le maire Jérôme Poitras était allé trouver le curé dans son presbytère.

– Omer, les paroissiens veulent te parler. Tu fais mieux de venir. Surtout, ne refuse pas ce qu'ils vont te demander.

– Aussi bien me donner des ordres, Jérôme !

– Non, j'veux pas te dicter ta conduite. Je sais que, toi aussi, t'es devenu un prêtre moderne. Y a des vieux qui n'ont jamais digéré que tu dises la messe en français, par exemple. Et puis, prends le vieux Gontran, il a fait partie du chœur de chant, à Forestville, pendant près de trente ans. Il a toujours chanté en grégorien. En français, y est pas capable, y fausse comme une poulie mal huilée.

– Il faussait autant autrefois, mais ça paraissait moins. Vous ne vous en rendiez pas compte.

Le curé était donc sorti du presbytère avec le

maire et avait rejoint le groupe de paroissiens rassemblés sur le parvis de l'église.

Mademoiselle Aline Beauchemin, une doyenne, se fit le porte-parole du groupe.

Cette vieille fille était fort caricaturale : maigre comme un piquet, la figure en lame de couteau, des yeux noirs très vifs, une petite bouche pincée, un menton presque aussi pointu que son nez. Elle parlait d'un ton sec qui n'admettait aucune réplique. On la surnommait « la commère du village ». Elle passait la majeure partie de sa journée à faire des médisances, mais jouait à la dévote en allant à la messe tous les matins.

Dans le village, c'était connu. Si on voulait qu'une nouvelle se répande, on n'avait qu'à la faire savoir à Aline en lui ajoutant : « Surtout, ne le dites pas, ça doit demeurer secret. » Et en moins d'une heure, tout le village était au courant.

– Monsieur le curé, dit-elle de sa voix sèche, on a pris une décision. Vous savez à quel point le monde est corrompu. Il y a deux semaines, un

dimanche, je suis allée à Forestville et l'église n'était même pas pleine pour la messe de neuf heures et...

Le curé l'arrêta d'un geste de la main.

– Aline, je vous en prie. Laissez vivre les autres comme ils l'entendent.

– Justement, monsieur le curé, on va les laisser vivre, mais nous autres, on n'est pas obligés de les suivre chez le diable.

Les commères applaudirent, encourageant Aline dans son discours.

– Où voulez-vous en venir ?

– On veut des vêpres !

Pour une nouvelle, c'en était une. Elle faillit renverser le curé. Cette coutume de chanter les vêpres, tous les dimanches, était déjà disparue des mœurs depuis plus de cinq ans. Le curé était resté bouche bée, n'osant pas en croire ses oreilles.

– C'est pas une blague, Omer, ils sont sérieux, tu sais, lui murmura le maire.

Plusieurs des villageois, se mirent à scander, suite au petit discours de la vieille fille : « On veut des vêpres ! On veut des vêpres ! »

– Et avec des cantiques en latin, cria le vieux Gontran.

Une autre voix lança :

– Faudrait aussi rétablir les processions, comme celle de la Fête-Dieu...

Cette fois, le maire intervint :

– Une seconde ! Fermez vos gueules ! Si vous criez tous ensemble, on comprendra rien. Faut pas demander à monsieur le curé de rétablir toutes les vieilles coutumes. Faut être plus dans l'vent que ça.

Un badaud cria :

– Range-toi de son bord, Jérôme, et tu vas crisser » le camp avec ton vent aux prochaines élections.

– T'es pas drôle, Bazou. On le sait que t'es tellement « bleu » que t'as même pas de sang dans les veines, répliqua le maire.

Si la politique s'en mêlait, le curé savait fort bien qu'on discuterait durant des heures. Ça pouvait aussi bien se terminer par quelques échanges de coups. Aussi, il imposa le silence.

– Mademoiselle Aline, c'est vous qui avez mis dans la tête des paroissiens de rétablir cette coutume des vêpres, je suppose ?

– Monsieur le curé, répliqua la vieille fille, vous me connaissez pourtant. Avant de faire une chose comme ça, je vous en aurais parlé. Non, ça vient pas de moi, je vous l'assure.

Et plusieurs paroissiens se mirent à crier qu'ils désiraient les vêpres.

– Remarquez, je ne suis pas contre votre idée. Mais avant de prendre une décision, je dois envisager deux choses. La première, je devrai en parler à l'évêque.

Les protestations s'élevèrent. Aline, de sa voix criarde, lança :

– On va pas dans sa cuisine préparer sa soupe, nous autres. Qu'il nous laisse faire notre religion comme on le veut.

Avec difficulté, le curé réussit à rétablir le silence encore une fois.

– Bon, disons que je suis certain, ou presque, que monseigneur ne s’y opposera pas. Mais il faudra que j’en discute avec mon médecin. Je suis de santé assez fragile...

Quelqu’un lança :

– C’est-y les sœurs qui vous ont ruiné la santé, monsieur le curé ?

Quelques rires fusèrent. On imposa le silence à celui qui avait lancé cette blague de mauvais goût.

– Le travail ne manque pas, même si je suis le curé d’une petite paroisse. J’ai déjà de la difficulté à suffire à la tâche. Je vous promets de prendre une décision que j’annoncerai à la grand-messe, dimanche prochain.

Et le dimanche suivant, le curé avait fait savoir aux paroissiens que tous les dimanches soirs, on chanterait les vêpres. Le vieux prêtre se disait :

« Les premiers dimanches, l’église sera peut-être remplie, mais je suis certain que ça ne durera

pas. »

Mais les vêpres avaient été rétablies depuis deux mois et l'église était toujours remplie. On venait même de Forestville pour entendre chanter les vieux du village. C'était devenu une attraction touristique.

Aussi, quand le curé apprit qu'un jeune prêtre viendrait se reposer quelques mois dans la paroisse, il poussa un soupir de soulagement. L'abbé Bernard Gauthier dirait une messe tous les matins. Le curé lui laisserait chanter la grand-messe du dimanche mais s'occuperait personnellement des vêpres.

« J'peux quand même pas demander à un jeune prêtre de chanter les vêpres, il ne sait même pas ce que c'est. »

Et en ce beau jour de printemps, alors que le soleil faisait des efforts pour réchauffer le sol, le curé alla trouver le jeune abbé.

– Bernard, je viens de recevoir un appel. Vers deux heures, pourrais-tu te rendre au confessionnal ?

– Pourquoi, monsieur le curé ?

– Un paroissien a téléphoné, il veut se confesser, mais pas à moi, à toi. C'est un homme. Je ne l'ai pas reconnu, il a changé sa voix.

– Et c'est moi qu'il veut voir ?

– Oui.

Le curé expliqua :

– Vois-tu, Bernard, moi, je connais tout le monde dans la paroisse. Si quelqu'un a fait un mauvais coup, bien souvent, il a peur de me l'avouer. Ces braves cultivateurs se font des montagnes avec des fautes vénielles. Ça ne doit pas être si grave que ça. Mais le pénitent est sans doute un vieux du village qui a des remords, qui sent le besoin de se confesser, mais qui n'osera jamais le faire à son curé.

Le jeune prêtre répliqua :

– Mais cet homme n'a qu'à se rendre à Forestville ou dans une autre ville.

– Peut-être en est-il incapable. Il ne faut pas lui refuser le secours de la religion. L'homme a bien dit qu'il n'entrera dans l'église que s'il n'y a

personne et que si tu es déjà installé dans le confessionnal.

– Curieux, fit le jeune prêtre.

Et intérieurement, il ajouta :

« J'ai hâte d'entendre cette confession. »

Vers une heure trente, cet après-midi-là, le curé Lanthier entra dans son église. Une seule personne était agenouillée dans le premier banc. À la vue du manteau et du petit chapeau noir, le prêtre sut que ce ne pouvait être qu'Aline qui venait faire ses dévotions.

En voyant apparaître le curé, la vieille fille se leva.

– Justement l'homme que je voulais voir. Vous tombez bien. Vous savez ce qui se passe au village, monsieur le curé ? Hier soir, Arthur, le marchand général est allé passer la soirée à Forestville, il a laissé la jeune Marguerite toute seule, eh bien, vers sept heures, j'ai vu entrer...

Le bon prêtre l'arrêta :

– Aline, je n'ai pas le temps d'écouter tes commérages.

– C'est pas des commérages, vous saurez, monsieur le curé...

– Combien de fois t'ai-je prévenue contre la médisance et la calomnie ? Bon, tu as vu entrer un homme chez Arthur pendant qu'il était absent. Et qu'est-ce que ça prouve ? Tu juges trop les gens, Aline.

– On sait bien, quand on veut pas voir ce qui se passe ! On dirait que depuis que vous avez été aumônier chez les religieuses, vous êtes devenu aveugle. Si vous saviez qui la Marguerite a reçu...

– Je ne veux pas le savoir, coupa sèchement le curé. Maintenant, tu reviendras plus tard faire tes dévotions. Il faut que je ferme l'église pour une heure ou deux.

– Qu'est-ce qui se passe ?

– Un peu de ménage à faire.

– Ça ne me dérange pas du tout. Moi, quand je prie, monsieur le curé, il n'y a rien pour me distraire.

– J'ai dit que je fermais l'église, Aline, c'est clair ? Tu peux prier chez toi, dans ta chambre.

Dieu t'entend partout.

La vieille fille s'éloigna en maugréant :

– On n'a jamais vu ça ! Fermer une église, en plein jour, empêcher les gens de venir prier, je vais écrire à l'évêque et vous allez en entendre parler.

– C'est ça, écris-lui, Aline. D'ailleurs, ce ne sera pas la première fois. Ça amuse beaucoup monseigneur.

Aline sortit en furie. Le curé se rendit à la porte, l'heure du rendez-vous approchait. Il avait prévenu le pénitent d'entrer par la porte du côté, que les grandes portes seraient fermées à clef.; L'homme avait spécifié :

– Je ne veux voir personne autour de l'église, sinon, j'entre pas, c'est clair ?

– Je m'en occupe, avait promis le curé.

Le brave prêtre sortit de son église. Il se rendit dans son jardin. De là, il pouvait voir toute personne qui s'approcherait.

Il faisait mine de jardiner, de s'occuper de ses fleurs, mais il guettait la route que devait

emprunter celui qui entrerait à l'église par la porte de côté.

Soudain, il vit s'approcher un homme qui longeait la haie de cèdres entourant les jardins du presbytère.

L'inconnu portait un chapeau et un veston. Il marchait rapidement, la tête basse. Il était impossible de distinguer sa figure.

Le curé le vit ouvrir la porte de côté, jeter un coup d'œil dans l'église, puis y pénétrer.

Le jeune abbé Gauthier était déjà installé dans son confessionnal, attendant l'arrivée du pénitent.

Les pas de l'homme résonnèrent dans l'église vide. La porte du confessionnal s'ouvrit. Le pénitent venait d'entrer. L'abbé Gauthier attendit une vingtaine de secondes, puis il tira sur la glissière, laissant apparaître une petite grille quadrillée. Le prêtre évita de regarder dans l'autre partie du confessionnal.

– Je vous écoute !

L'inconnu hésitait à parler. L'abbé Gauthier toussa afin de souligner sa présence, puis répéta :

– Je vous écoute. Vous désirez vous confesser ?

– Oui.

– Il y a longtemps que vous ne vous êtes pas confessé ?

– Des mois, des années... deux ou trois, peut-être plus.

L'homme parlait d'une voix rauque. Il ne voulait pas qu'on le reconnaisse. Il y eut un très long silence, puis il reprit :

– Je ne peux plus vivre avec ça sur la conscience. Je vais devenir fou. Faut que vous me pardonniez...

Il y eut un autre silence qui semblait ne jamais vouloir finir, puis il lança :

– J'ai tué !

– Pardon ? demanda le jeune prêtre.

– J'ai tué ! répéta l'homme.

L'abbé Gauthier avait fort bien entendu mais il n'osait en croire ses oreilles. C'était la première fois qu'on lui faisait un tel aveu.

– Vous avez tué... qui ?

– Pose pas de questions, le prêtre, fit le criminel brusquement.

Le jeune prêtre sortit un mouchoir de sa poche et s'épongea le front.

– Il faut connaître la nature exacte de la faute pour accorder le pardon. Vous voulez dire que vous avez commis un meurtre ? C'était... un accident ?

– Non... pas un accident.

– Mais il a dû y avoir enquête ?

– Aucune.

– Pourtant, la police...

– Personne n'a su que c'était un meurtre... personne. Mais moi, je ne pouvais plus vivre avec ce secret...

– Vous auriez dû demander à voir monsieur le curé.

– Non... je regrette ce que j'ai fait... je ne recommencerai plus, je veux l'absolution.

Jamais le jeune abbé ne s'était vu dans une

telle situation.

– Je ne puis vous donner l'absolution, murmura-t-il enfin.

– Pourquoi ?

– C'est trop grave... enfin, je veux dire...

De l'autre côté de la petite grille, l'homme semblait perdre patience.

– J'aurais dû m'en douter, murmura-t-il. L'Église n'a jamais changé. Pour obtenir l'absolution, il faut s'accuser, regretter et ne plus vouloir recommencer.

L'abbé Gauthier réfléchissait rapidement, cherchant un moyen de se tirer d'embarras.

– Avez-vous l'intention de vous livrer à la justice ?

– Non.

Le jeune abbé déclara à nouveau :

– Je ne puis vous donner l'absolution !

– Maudit salaud, grincha le pénitent. Fais donc ton devoir. Je remplis les conditions et...

– Non, cria presque le prêtre. Pour que la confession soit valable, il faut accomplir la pénitence imposée par le prêtre. Comme pénitence, vous vous livrez à la justice et direz la vérité concernant cette mort. Faites un acte de contrition, je vais vous donner l'absolution, mais ce sera nul si vous n'accomplissez pas la pénitence.

– Tu es un joli cochon. Je ne serai pas sorti du confessionnal que tu vas faire l'impossible pour me faire arrêter.

– Non, le secret de la confession...

– Tu penses que j'y crois au secret, un jeune baveux de ton espèce ? Je n'aurais jamais dû avoir cette maudite idée... mais tu ne parleras pas.

L'homme bougeait curieusement dans le petit réduit. Soudain, le jeune prêtre aperçut un objet noir. Une seconde plus tard, un coup de feu éclatait. Le criminel avait muni son arme d'un silencieux. Aussi, le coup ne fit que très peu de bruit.

En vitesse, l'inconnu sortit du confessionnal.

Le curé l'aperçut lorsqu'il quitta rapidement l'église.

Mais le brave prêtre ignorait tout du drame qui venait de se dérouler à l'intérieur des lieux saints !

II

Le secret

Le curé Lanthier avait dit à l'abbé Gauthier :

– Lorsque vous aurez terminé la confession, venez me rejoindre, je serai dans le jardin.

Mais cinq minutes s'étaient écoulées depuis le départ de l'inconnu et l'abbé Gauthier n'était pas apparu.

– Il a dû retourner au presbytère et oublier que je lui avais donné rendez-vous.

Le curé Lanthier entra dans l'église, par la petite porte de côté et alla ouvrir les grandes portes à l'arrière.

C'est à cet instant précis qu'il perçut un bruit venant du confessionnal.

– Ah ça, mais il y a quelqu'un. C'est toi, Bernard ?

Aucune réponse. Rapidement, le curé Lanthier alla ouvrir la porte centrale du confessionnal. L'abbé Gauthier lui tomba littéralement dans les bras. Il avait la figure en sang.

– Bernard ! Bernard ! Qu'est-ce que tu as ?

Le curé regarda autour de lui et décida d'étendre le jeune prêtre sur le plancher. Tout de suite, il lui prit le pouls. L'abbé Gauthier vivait encore.

– Le docteur, faut que j'appelle le docteur.

Il allait s'éloigner lorsqu'il entendit un gémissement.

– Non, non, curé !

Il se retourna. Bernard Gauthier essayait le sang sur sa figure.

– Aidez-moi à me relever.

– Non, ne bouge pas, Bernard, je vais chercher le docteur.

– Non, faut pas... faut pas... le secret.

– Sois pas ridicule, tu dois être soigné.

– Ma chambre, curé, aidez-moi, ma chambre...

ce n'est pas grave. J'ai vu l'arme, j'ai penché la tête, j'ai senti une brûlure...

L'abbé Gauthier avait réussi à essuyer le sang qui tachait son visage. Le curé Lanthier se rendit compte qu'il avait une blessure à la tête, à la racine même des cheveux. Le sang coulait d'une entaille. Ça paraissait beaucoup plus grave que ça ne l'était réellement.

Le curé prit sa décision.

– Tu crois pouvoir marcher ?

– Oui, oui, si vous me soutenez.

Aidé par son curé, le jeune prêtre réussit à se rendre à la sacristie et, de là, on passa au presbytère. Une fois à sa chambre, le curé obligea son jeune assistant à se coucher, alla chercher une serviette et lui épongea le front.

– Que tu le veuilles ou non, moi, j'appelle le docteur. Tu peux compter sur sa discrétion.

Mais Gauthier ne voulait pas en entendre parler.

– Il voudra savoir comment c'est arrivé et je ne puis parler, vous le savez, curé. Le secret de la

confession...

Lanthier sursauta :

– Ne me dis pas que tu as confessé ce type qui a voulu te tuer ? Tu connais ton agresseur ?

– Non.

– Pourquoi t’a-t-il tiré dessus ?

– Parce que je lui ai refusé l’absolution.

Le curé s’écria :

– Ne sois pas ridicule Bernard, tu sais comme moi que si tu n’as pas donné l’absolution, il n’y a pas eu confession, donc, pas de secret.

– Non, curé. Ce qu’il m’a révélé doit rester entre lui et moi.

L’abbé Gauthier semblait beaucoup mieux. Il s’en tirait avec un mal de tête.

– J’ai été chanceux, si je ne m’étais pas penché, j’aurais reçu la décharge en pleine figure. Vous n’étiez pas au jardin ?

– Si, mais j’ai rien entendu.

– Il devait avoir un silencieux sur son arme.

– Mais c’est épouvantable ! C’est un sacrilège que de chercher à assassiner un prêtre. Et toi, tu es là à te taire, pendant que l’assassin prend la fuite. Regarde-moi cette blessure... le sang coule toujours. Que tu le veuilles ou non, j’appelle le docteur.

L’abbé Gauthier voulut protester.

– T’en fais pas, lui dit le curé en lui coupant la parole. J’ai un vieux revolver. On fera croire au docteur que tu t’es blessé en voulant t’amuser avec l’arme.

– Je passerai pour un idiot.

– Alors, dans ce cas, dis la vérité.

– Non. Apportez-moi votre revolver et au moins une balle. Faut tirer avec, le docteur n’est pas fou, il verra si j’ai fait feu avec l’arme.

Le curé alla chercher l’arme et un vieil oreiller.

– Tiens, tu tireras en appuyant le canon sur ce vieil oreiller. Je ne veux pas ameuter tout le village. J’appelle le docteur.

Le curé Lanthier se compta chanceux. Le

docteur Boudrias était justement en consultation avec des patients, dans son bureau.

– Peux-tu venir tout de suite au presbytère, Henri ?

– Ça va pas, curé ?

– Rien de bien grave. Mon jeune abbé, qui est un véritable enfant, a pris mon vieux revolver. La balle est partie et un pouce plus bas, il se tirait en plein front. Il a une blessure à la tête. Il n'a pas perdu connaissance, mais ça saigne passablement. Ça va peut-être prendre un point de suture ou deux.

– J'y vais tout de suite.

Le docteur accepta l'explication du jeune abbé. S'il avait certains doutes, il ne le fit aucunement paraître. Il pansa la blessure et donna des cachets au prêtre.

– S'il fait trop de fièvre, curé, tu me téléphoneras. C'est le cas de le dire, il est passé à un cheveu de la mort.

– Inutile d'ébruiter cette affaire, Henri, tu connais les commères du village ? Elles feraient

tout un drame d'un simple petit incident.

– Tu as bien raison.

Mais avant de sortir, le docteur ajouta :

– Après tout, les prêtres sont des êtres humains et ça leur arrive de perdre la tête, de s'engueuler et même de se tirer dessus.

Le curé sursauta :

– Quoi, tu crois que...

Le docteur était déjà loin. Le curé n'en revenait pas.

– « Il croit que c'est moi qui ai tiré sur l'abbé. Eh bien non, ça ne se passera pas comme ça. Il va parler, il va tout me dire. »

Bernard Gauthier eut droit à un autre interrogatoire, mais il resta muet comme une momie.

– Je vous ai tout dit, curé, n'en demandez pas plus et je ne connais pas mon agresseur.

– Mais jeune imbécile, comprends donc que, quand il s'apercevra qu'il t'a manqué, il cherchera à se reprendre.

– Pas nécessairement. Selon moi, cet homme est un étranger et il doit être rendu loin.

Mais le curé objecta :

– Et si c'était quelqu'un du village, qui vit parmi nous ? Si cet homme croit que tu m'as parlé, c'est à moi qu'il cherchera à s'en prendre. Tu sais quel est mon devoir, Bernard ? Il y a eu tentative de meurtre, dans mon église. Il me faut rapporter la chose aux autorités.

– Non, ne faites pas ça.

– Dans ce cas, dis-moi tout et alors, je jugerai si oui ou non je dois prévenir la police.

Le jeune prêtre supplia :

– Curé... le secret... non, je ne peux pas. Je suis fatigué, ce doit être la pilule que m'a donnée le docteur... j'ai sommeil, je voudrais me reposer.

– Tête de buse ! Dors un peu, ensuite, tu auras sans doute retrouvé la raison.

Et en sortant de la pièce, le curé murmura en grommelant : « Maudit secret ! »

L'abbé Gauthier dormit tout l'après-midi.

Mais il devait absolument descendre pour le repas du soir, autrement, la ménagère poserait des questions indiscrètes. Le curé monta donc à la chambre du jeune prêtre.

– Tu es mieux de venir manger, Bernard !

L'abbé Gauthier ne répondit pas. C'est alors que le curé se rendit compte qu'il était bouillant de fièvre.

« Je dirai à Fernande qu'il s'est blessé à la tête et qu'il se repose, c'est tout. »

Le curé allait sortir de la chambre lorsqu'il entendit parler. Il se retourna.

– Tu veux quelque chose, Bernard ?

Il s'approcha du lit pour se rendre compte que l'abbé Gauthier semblait vivre un cauchemar. Il bredouillait des mots sans suite.

– Vous avez tué... non, pas d'absolution... allez vous livrer... la police n'a jamais enquêté...

Toutes ces phrases sans suite, le curé les attachait bout à bout et commençait à deviner ce qui s'était passé.

L'homme qui était allé à l'église avait confessé être coupable d'un meurtre et qu'il n'y avait pas eu d'enquête. L'abbé Gauthier lui avait refusé l'absolution... à moins qu'il n'aille se livrer.

« Oui, ce doit être ça. »

Maintenant, le curé Lanthier connaissait le secret. Mais avait-il le droit de le révéler ? S'agissait-il réellement d'un secret de confession ?

« Un homme a voulu tuer un prêtre que je garde chez moi, au presbytère. On tentera peut-être de le tuer à nouveau et moi aussi. Non, je dois dire la vérité. »

Mais il connaissait bien tous les gens du village. S'il téléphonait à la Sûreté du Québec, on enverrait des enquêteurs. On poserait des dizaines de questions.

« Et les langues de vipères ne perdront pas la chance de lancer des accusations. On dirait que certains veulent absolument ternir la réputation de leurs prochains. »

Il alla s'installer dans son bureau pour lire le journal de fin de journée. C'est ce qu'il faisait toujours avant le repas du soir.

« Tiens, encore Robert Dumont qui fait parler de lui. »

Le curé Lanthier avait connu Robert, alors qu'il était enfant. Ses parents avaient passé quelques étés dans la région de Forestville.

« Robert Dumont, songea-t-il tout à coup. Je me demande s'il se souviendrait de moi. Ce serait l'homme pour mener une enquête discrète, ici, dans la paroisse. Les vieux du village se souviendront de lui. On connaît l'histoire du Manchot. Si je me mettais en communication avec lui ? »

Il venait d'avoir une merveilleuse idée, il en était certain. La Providence avait dicté sa conduite en plaçant l'article de ce journal sous ses yeux.

« C'est pas par hasard que je suis tombé sur cet article. Il faut que je parle à Dumont... D'un autre côté, ce doit être un homme très occupé et

le faire venir de Montréal va coûter les yeux de la tête. »

Il jeta un coup d'œil à sa montre.

– Presque cinq heures, si j'attends, son bureau sera fermé.

Il demanda l'aide de la téléphoniste qui le mit en communication avec le service des renseignements de la métropole.

– J'appelle de la région de Forestville, mademoiselle. Je voudrais parler, personnellement à monsieur Robert Dumont qui dirige l'agence de détectives privés « Le Manchot ».

La jeune fille trouva le numéro et communiqua avec l'Agence.

Ce fut Yamata, la secrétaire, qui répondit.

– Je regrette, monsieur Dumont est absent, y a-t-il un message ?

Le curé décida :

« Je vais parler à la demoiselle. »

Et il demanda :

– Vous êtes la secrétaire de Robert Dumont, mademoiselle ?

– Oui.

– Je suis le curé Lanthier de Joliville, une banlieue de Forestville. J’ai connu Robert alors qu’il était jeune. Je voudrais absolument lui parler. Si vous voulez prendre mon numéro et lui demander de me rappeler.

– Certainement, monsieur le curé.

Yamata prit le numéro en note.

– Quand croyez-vous pouvoir rejoindre monsieur Dumont ?

– Je l’ignore, répondit la jolie Japonaise. Monsieur Dumont a perdu son beau-père, il a ramené madame sa mère au Québec afin qu’elle puisse s’installer à Montréal.

– Madame Dumont était remariée ? Je l’ignorais. Je l’ai bien connue. Dites à Robert de me rappeler le plus tôt possible.

Yamata promit au prêtre de transmettre le message.

« Si seulement monsieur Dumont peut téléphoner avant la fermeture des bureaux, songea la jeune Japonaise. »

Le Manchot avait abandonné temporairement son agence aux mains de l'ami de Yamata, son assistant, Michel Beaulac.

En apprenant la mort de son jeune beau-père, le Manchot s'était rendu à Burlington, aux États-Unis, où sa mère vivait depuis quelques années.

Robert Dumont n'avait pas approuvé le second mariage de sa mère avec un homme beaucoup plus jeune qu'elle et, depuis quelques années, il ne la voyait plus et ne lui téléphonait que deux ou trois fois par an.

Lorsqu'il arriva à Burlington, le jour même des funérailles, le Manchot fut très surpris de voir sa mère. Elle venait tout juste d'avoir soixante-dix ans mais elle n'en paraissait pas soixante.

Elle se teignait les cheveux d'un brun, tirant sur le roux. Petite et mince, elle avait toujours conservé une taille de jeune fille, pesant à peine cent livres. Elle était vive, parlait beaucoup et

savait imposer son autorité.

– Comment vas-tu, mon grand sans-cœur ? fit-elle en serrant son fils dans ses bras. Ça prend une mort pour nous rapprocher. Mais cette fois-là, elle va nous rapprocher pour longtemps.

– Comment ça ?

– Je t’expliquerai. Sais-tu que si tu étais arrivé quelques heures plus tard, tu n’aurais même pas pu assister aux funérailles ?

Elle parla de son jeune époux.

– Gerry a été très bon pour moi. Je sais que t’as jamais approuvé ce mariage, mais je savais ce que je faisais. Moi, je ne l’ai jamais regretté et tout ça ne veut pas dire que j’ai oublié ton père.

Elle se recula de quelques mètres pour regarder son fils.

– Toi, tu as engraisé depuis la dernière fois que je t’ai vu à Montréal. Tu t’en souviens ? j’avais fait le voyage de Burlington à Montréal avec Gerry, sitôt qu’on avait appris que tu avais perdu un bras dans un accident.

En effet, le Manchot se souvenait. C’est même

à cette occasion qu'il avait fait la connaissance de son beau-père.

– Tu me connais, Robert, je ne suis pas la femme larmoyante, mais ça ne veut pas dire que je n'ai pas de peine. Je ne suis pas chanceuse. Deux maris et tous les deux sont décédés. J'ai bien un fils mais il ne veut pas me voir.

– Dites pas ça, maman. Même si j'étais loin, vous savez, je ne vous ai jamais oubliée.

– Moi non plus. Je reçois régulièrement les journaux de Montréal. C'était ma seule lecture française ici. Je sais que tu as ouvert une agence, que tu es devenu détective privé, que tu réussis bien et j'en suis heureuse pour toi.

Après les funérailles, le couple s'était rendu au bungalow qu'avaient habité la mère du Manchot et son défunt mari.

– J'ai mis la maison en vente, c'est le notaire qui va se charger de tout. Gerry m'a laissé une cinquantaine de mille dollars, plus les assurances, la maison, la voiture. Je ne suis pas à plaindre, tu sais, je toucherai au-delà de deux cent mille

dollars quand tout sera vendu.

Le Manchot demanda :

– Vous avez l'intention de demeurer ici ?

– Non, je suis même prête à partir. Je te l'ai dit, j'ai tout réglé avec le notaire. Je n'ai qu'un fils, je vais demeurer avec lui.

Le détective sursauta :

– Mais, maman...

– Il n'y a pas de mais. J'suis pas grosse, je ne prends pas de place. Un vieux garçon comme toi, ça lui prend une ménagère pour faire son entretien. On va rester ensemble mon petit gars et, à part de ça, je te paierai une pension... non, non, ne proteste pas, j'insiste. Puis, tu sais, ta mère n'est pas née d'hier. T'es garçon, mais t'as pas fait vœu de chasteté. Si t'amènes, un soir, une fille à la maison, c'est pas moi qui te poserai des questions. La vie, ça me connaît.

Puis, comme en secret, elle ajouta :

– Tu devrais me remercier d'avoir si bien réussi. Au fond, tu me ressembles. J'ai toujours rêvé d'aventures, moi, j'aurais fait une excellente

femme-détective. Je lis tous les romans du genre. Et les mystères, je suis capable de les résoudre à la manière des plus grands maîtres. Tu tiens de moi, mon garçon. Sois heureux que j'aie pu vivre chez toi. Quand tu auras des mystères trop compliqués pour ta petite cervelle, j'accepterai peut-être de te donner un coup de main.

Et dès le lendemain, après avoir revu son notaire une dernière fois, Corinne Dumont-Spalding faisait route vers le Québec, en compagnie de son fils, le célèbre Manchot !

III

Amis d'enfance

Robert Dumont aurait préféré que sa mère s'installe à l'hôtel avant de se trouver un appartement. Mais Corinne insistait.

– J'ai été trop longtemps séparée de toi, Robert. Tu sais, je t'ai très peu connu. Quand je t'ai eu, je dépassais déjà la trentaine. Je voyageais souvent avec ton père et on te faisait garder par tante Yvonne. Puis, il y a eu la mort de ton père, mon remariage et on a été séparés. Faut corriger ça. Surtout, ne vient pas dire que tu n'as pas de place ici. Ton bureau est grand, ça n'a pas de sens. Je ne prendrai qu'un petit coin pour y dormir. Tu seras bien content d'avoir quelqu'un pour prendre tes appels, voir à tes choses. Je me suis permis de fouiller dans tes tiroirs. Y a pas d'ordre, là-dedans, c'est effrayant. Dis-moi, c'est

toi qui fais ton repassage ?

– Non, maman, j’envoie le tout chez le blanchisseur.

– C’est mal fait, des mouchoirs pleins de plis et regarde ces collets de chemises. Tu vas te rendre compte que ça va changer de poil, mon petit gars.

Puis, regardant son fils dans les yeux, elle demanda :

– Dis-moi franchement, est-ce que je suis de trop ? Si tu ne veux pas de moi...

– Non, maman, non. J’ai été un fils ingrat et je veux me racheter.

En y songeant sérieusement, l’idée de Corinne n’était pas si bête. Le Manchot en avait assez de toujours manger au restaurant. Enfin, il aurait une femme à la maison, lui préparant d’excellents repas, voyant à l’entretien de tout.

– Je crains seulement que vous ayez de la difficulté à vous habituer à mon rythme de vie. Un détective privé, maman...

– Voyons, je le sais, ça n’a pas d’heure pour

rentrer ou encore pour manger. Et puis, si tu t'absentes sans prévenir, je ne m'inquiéterai pas. Tu peux pas toujours téléphoner, je connais le métier, je sais les dangers que tu cours et je ne m'inquiéterai pas inutilement.

Le Manchot décida :

– J'accepte. Vous allez loger ici, mais à une condition et je ne veux pas que vous protestiez, c'est moi qui décide.

– Comment ça ?

– Vous aviez raison, maman, la pièce qui me sert de bureau est excessivement grande. J'y ajoute un lit et ça deviendra ma chambre. C'est vous qui prendrez la mienne et ne protestez pas.

Corinne se mit à rire :

– Mais je ne proteste pas du tout. À dire vrai, j'y avais pensé, mais j'osais pas te le proposer. Tu vois, mon fils, on a les mêmes bonnes idées.

Et le Manchot en était resté stupéfait.

Le lendemain, Corinne Dumont accompagnait son fils à l'Agence. Le Manchot la présenta à Michel et Yamata.

Regardant le grand Beaulac, la petite femme déclara :

– Toi, tu me plais. Tout d’abord, tu as du goût, ton amie est jolie et bien gentille. Et parle-moi des gens qui n’ont pas de préjugés raciaux. Si avec ta Japonaise tu ne vois pas toujours la vie en rose, tu dois la voir en jaune, c’est mieux qu’en noir.

Et elle éclata de rire.

– Vous me rappelez ma grand-mère, fit Michel.

– J’ai l’air si vieux que ça ?

– Ce n’est pas ce que j’ai voulu dire, madame.

Tout de suite, elle lui coupa la parole.

– Quand je viendrai vous donner un coup de main, au bureau, dans vos enquêtes, je ne veux pas que vous m’appeliez madame. Ça fait trop guindé. D’un autre côté, j’ai pas votre âge et ce serait ridicule de m’appeler par mon prénom. Mais si tous, vous m’appeliez maman Corinne, qu’est-ce que tu en penses, Robert ?

Le Manchot ne répondit pas et Michel

demanda, surpris :

– Madame va venir ici, à l’Agence...

– Mais non, elle plaisante, dit le Manchot. Elle restera à mon appartement. Mais elle adore les histoires policières...

– Mon fils a de qui tenir, vous savez. Juste à ce moment, la statuesque Candine « Candy » Varin entra.

– Bonjour tout le monde.

Corinne la regarda curieusement. Le Manchot fit alors les présentations.

– Je suis heureuse de faire votre connaissance, madame, dit la jolie blonde.

– Toi, ma fille, je me demande ce que tu fais ici. Avec un corps comme le tien, c’est au cinéma que tu devrais être. Une beauté comme ça, Robert, on n’envoie pas ça lutter contre les bandits.

Corinne Dumont gagna rapidement l’amitié de tous. On la trouvait charmante. Le Manchot retourna avec elle à son appartement afin de voir à son installation définitive.

Vers cinq heures dix, le téléphone sonna.

– Tu permets que je réponde, Robert ?

– Mais oui, maman.

Yamata reconnut la mère du Manchot.

– J’ai un appel pour votre fils, ça semble important.

– Je vais le prendre en note. Il est occupé à placer les meubles de la chambre. J’aime mieux ne pas le déranger.

Lorsque Yamata lui parla du curé Lanthier, la vieille dame s’écria :

– Mais, je le connais. Nous avons déjà eu un chalet dans la région. Le curé Lanthier, un bon prêtre. Il veut parler à Robert ?

– Oui, il habite maintenant Joliville, le presbytère.

Yamata expliqua :

– C’est un village, dans la banlieue de Forestville. Il veut que monsieur Dumont lui téléphone le plus tôt possible.

– Entendu, mademoiselle Yamata, je lui

transmets le message.

– Merci... maman Corinne !

Les larmes aux yeux, la vieille dame ne put s'empêcher de murmurer :

– Que vous me faites donc plaisir. Si j'avais su, je serais toujours demeurée près de mon fils. Merci, Yamata.

Comme elle raccrochait, Robert entra justement dans l'appartement qui lui servait maintenant de chambre et de bureau.

– C'était pour moi, sans doute ?

– Oui, mademoiselle Yamata. Tu as reçu un appel, mais tu ne devineras jamais de qui. D'ailleurs, tu ne dois pas te rappeler, tu avais à peine dix ans dans le temps. Te souviens-tu, nous avions un chalet, sur la Côte-Nord ?

– Mais si, à Forestville, si j'ai bonne mémoire, ce n'était pas à nous ce chalet-là.

– Non, c'était à ton oncle Raymond, le frère de ton père, mais il nous l'a prêté durant deux saisons. Tu te souviens du curé Lanthier ?

– Vaguement.

– Eh bien, c'est lui qui t'a téléphoné. Il veut que tu le rappelles, ça semble être important. Si tu communique avec lui, ne manque pas de le saluer de ma part.

– Je vais l'appeler tout de suite.

– Dans ce cas, je te laisse. Je vais préparer le repas.

Très discrète, elle ferma la porte du bureau avant de filer à la cuisine.

Le Manchot ne tarda pas à être en communication avec le curé de Joliville.

– Je vous remercie de retourner mon appel, monsieur Dumont. J'ignore si vous vous souvenez de moi.

– Je mentirais en disant oui, monsieur le curé, mais maman, qui habite maintenant chez moi, se souvient parfaitement. Que puis-je faire pour vous ?

Le curé expliqua :

– Je suis présentement aux prises avec une

situation très délicate. Un jeune prêtre, qui est en repos au presbytère, a failli être tué d'un coup de revolver en plein visage.

Et il raconta brièvement l'incident.

– Monsieur l'abbé Gauthier refuse que je prévienne les autorités. Il dit être tenu au silence par le secret de la confession. Cependant, un homme, qui a peut-être commis un meurtre et qui a tenté de tuer une deuxième personne, est en fuite. Je ne sais plus que penser. J'ai demandé à Dieu de m'éclairer et, soudain, je tombe sur un article vous concernant. Alors, j'ai pensé vous téléphoner immédiatement.

Le Manchot demanda :

– Qu'attendez-vous de moi, monsieur le curé ?

– Franchement, je ne le sais pas, un conseil, peut-être ? Je n'oserais jamais espérer que vous pourriez venir à Joliville et mener une enquête discrète sur cette affaire.

Le curé poussa un soupir de soulagement, enfin, la phrase était lancée. Maintenant, la balle avait été déposée dans le terrain du Manchot,

c'était à lui de la retourner.

– Le seul conseil que je puisse vous donner, c'est de mettre la Sûreté du Québec au courant de la situation.

– J'y ai pensé, mais l'abbé Gauthier refusera de parler. De plus, si vous connaissiez la mentalité des gens de ce petit village, parlez-en à madame votre mère, une enquête du genre pourrait éclabousser bien des réputations. On profitera du passage des policiers pour éveiller de vieilles histoires endormies, pour porter des accusations...

Le Manchot avait fort bien deviné la pensée du prêtre.

– Si je comprends bien, vous désirez retenir les services de mon agence ?

– Oui... et non... enfin, nous ne sommes pas très riches et je pense qu'un professionnel comme vous doit travailler à des tarifs exorbitants...

La porte du bureau s'ouvrit, Corinne s'arrêta brusquement :

– Je m'excuse, Robert, je croyais que tu avais

terminé ton appel.

Le Manchot fit signe à sa mère d'entrer.

– Monsieur le curé, maman est près de moi. Je vous la passe pour quelques secondes. Ça va me permettre de réfléchir à la situation.

Il tendit le récepteur à sa mère.

– C'est monsieur le curé Lanthier.

Corinne Dumont prit le récepteur.

– Monsieur le curé, que ça me fait plaisir de vous parler. Ça fait plus de trente ans que nous ne nous sommes pas rencontrés. Mon mari vivait dans le temps.

Le Manchot sortit de la pièce, se rendit à la cuisine, se versa un café bouillant qu'il but très lentement. Il aurait aimé rendre service à ce brave curé, mais il ne pouvait pas abandonner son bureau, se rendre sur la Côte-Nord et tout ça, gracieusement, pour aider un ami de ses parents.

Cinq minutes s'étaient écoulées. Il entendait de loin la voix de sa mère, se rappelant sans doute des souvenirs avec ce brave curé.

« Je vais entrer en communication avec des amis de la Sûreté. Ils pourront sans doute l'aider sans causer de scandale. »

En approchant de la porte de son bureau, il entendit la voix de sa mère.

– Vous comprenez, monsieur le curé, une agence comme celle de mon fils entraîne énormément de dépenses. Il a plusieurs employés. Il ne peut se permettre de travailler gratuitement, même si c'est pour une bonne cause. Il n'osera peut-être pas vous le dire lui-même.

Le Manchot entra rapidement dans la pièce. Il fit signe à sa mère de lui passer le récepteur.

– Une seconde, Robert, je suis en train de te tirer d'embaras, attends juste une minute.

Puis, reprenant sa conversation avec le curé, elle déclara :

– Je travaille maintenant pour mon fils, vous savez. Je suis devenue femme-détective ; oui, monsieur le curé, je fais mes propres enquêtes. Comme je viens de traverser une dure période, un

voyage de quelques jours sur la Côte-Nord me reposerait et surtout me permettrait de retrouver des amis et... en même temps, j'enquêterais sur cette mystérieuse affaire.

Le Manchot n'était guère de bonne humeur.

– Maman, je vous en prie, ce n'est pas sérieux. Donnez-moi le récepteur.

Mais Corinne n'écoutait pas son fils.

– Si j'ai besoin de conseils, concernant l'enquête, je n'aurai qu'à téléphoner à Robert. Qu'en dites-vous, monsieur le curé ?

Cette fois, le détective en avait assez, il chercha à enlever le récepteur à sa mère. Corinne cependant ne voulait pas le laisser.

– C'est entendu, monsieur le curé, je vais prendre l'avion. J'arriverai à Joliville demain au plus tard. Entendu, au revoir, monsieur le curé.

Elle raccrocha et se retourna vers son fils. Elle était toute souriante.

– Je vais te prouver que je sais mener une enquête, mon garçon. Je vais partir pour Joliville le plus tôt possible.

– Non, maman, non. Cette affaire est trop délicate. Je vais rappeler monsieur le curé, et le mettrai en contact avec des amis de la Sûreté.

– Tu es exactement comme ton père. Tu n’analyses pas suffisamment les situations. Je connais le curé Lanthier, c’est un vieux prêtre qui se fait une montagne avec des riens. Je suis certaine qu’il n’y a pas, dans cette affaire, de quoi fouetter un chat. Je te promets de te téléphoner sitôt que j’aurai appris quelque chose.

Le Manchot était décidé à ne pas céder.

– C’est inutile, maman, je ne vous laisserai pas partir pour Joliville !

Brusquement, la petite femme se redressa, face à son fils.

– Écoute, Robert, tu n’as pas à me dicter ma conduite. Je suis assez vieille pour savoir ce que je fais. J’ai l’impression que j’ai commis une erreur en venant m’établir ici. Je pars pour Forestville le plus tôt possible et, quand je reviendrai à Montréal, je me trouverai un appartement afin de ne pas t’embarrasser. De

cette façon, je me sentirai beaucoup plus libre. Si tu veux manger, ton repas est prêt, moi j'ai pas faim.

Brusquement, elle sortit de l'appartement qui servait de bureau au Manchot et se dirigea vers la pièce qui était devenue sa chambre.

Le détective la suivit.

– Attendez, maman, vous comprenez mal... je ne veux pas vous empêcher d'aller là-bas. Tout ce que je désire, c'est que vous n'enquêtiez pas sur une affaire qui ne regarde que la police. C'est tout.

Elle se retourna :

– Je l'ai presque dit au curé Lanthier. J'ai un fils qui ne pense qu'à l'argent. Ça te coûterait trop cher de m'accompagner à Forestville, de voir ce qui s'y passe sans demander un seul sou.

– Mais maman, c'est une agence que je possède. J'ai des frais et je me suis déjà absenté trop longtemps.

– Le jeune Beaulac me semble très intelligent et il peut diriger ta maison durant ton absence.

Elle venait de sortir une valise de la garde-robe. Le Manchot comprit qu'il ne pourrait rien faire pour l'empêcher de partir. Soudain, elle se retourna et lança :

– Je te croyais plus intelligent que ça, mon fils. Il faut penser plus loin que le bout de son nez. Joliville, tu sais ce que c'est ? Un petit village qui s'est détaché de Forestville. Tous ceux qui vivent là, du moins la plupart, sont des rentiers qui n'ont pas voulu s'intégrer à une grande ville, d'excultivateurs à leur retraite. La plupart ont vendu, à gros prix, une partie de leur ferme. Ils sont tous assez riches. Un scandale menace d'éclater dans cette agglomération. Un des meilleurs détectives privés rend visite au curé de la paroisse, il est en congé, en vacances. Crois-tu, un seul instant, qu'il ne se trouvera pas dans ce village, quelques hommes qui n'hésiteront aucunement à te payer grassement pour que tu leur évites des ennuis ? Dans les romans, bien souvent, les détectives privés débutent leur enquête alors qu'ils n'ont aucun client, tu es à peine rendu au milieu du roman que déjà ils en ont deux ou trois. C'est la même chose dans la vie.

Le Manchot n'osait pas l'avouer, mais sa mère avait raison sur toute la ligne. Bien souvent, il lui était arrivé de commencer une enquête sans être assuré de son salaire et chaque fois, un client s'était présenté, ou encore, il avait reçu une récompense généreuse d'une compagnie d'assurances.

Enfin, depuis quelques mois, il songeait à ouvrir des succursales de son agence de sécurité. Mais pour mettre ce projet à exécution, il lui fallait étudier toutes les possibilités, aller en province, à Québec, par exemple, la première ville dans laquelle il comptait ouvrir un second bureau.

« Si je me rendais à Forestville en voiture, j'en profiterais pour arrêter une journée à Québec. »

Des policiers à leur retraite, qui avaient été à l'emploi de la Sûreté du Québec et des municipalités, ne demandaient pas mieux que de travailler. Ces hommes, bien que jeunes encore, avaient été obligés d'accepter leur pension de retraite.

« J'ai déjà à Montréal, quelques bons hommes

qui pourraient prendre la direction d'une succursale. De plus, strictement au point de vue enquête, il y a souvent des causes intéressantes que je dois refuser parce que c'est trop loin de la métropole. »

Sa décision était prise.

– Maman, dit-il ne vous dépêchez pas trop. J'appelle le curé Lanthier.

– Tu veux absolument m'empêcher de partir ?

– Non. Nous allons faire le voyage en voiture, tous les deux. En revenant, nous nous arrêterons à Québec où j'ai certaines choses à régler.

– C'est vrai ? Tu vas enquêter pour le curé Lanthier ?

– Je n'ai pas dit ça. Nous avons été trop longtemps séparés l'un de l'autre. Nous ne nous connaissons pas. Alors, nous ferons un voyage d'une semaine au moins, tous les deux.

Corinne sauta au cou de son fils.

– Si tu savais comme tu me fais plaisir. Là-bas, je retrouverai des gens que je n'ai pas rencontrés depuis des années. Ça va me rappeler

d'excellents souvenirs. Nous devrions partir dès ce soir. Pourquoi attendre ? Nous pourrions voyager une partie de la soirée et nous coucherons à Québec. Et tu sais, je conduis, j'ai mon permis et je suis assez bonne conductrice. À Burlington, plusieurs m'appelaient « Mom cowboy » parce que j'étais téméraire au volant.

– Il faut tout d'abord que j'appelle Michel. Mais je ne crois pas que ça suscitera des problèmes, à moins que je ne puisse le rejoindre.

Michel était chez lui et toutes les difficultés furent aplanies en quelques secondes.

– Ça fait déjà environ une semaine que j'ai pris charge de l'Agence, patron, et je crois avoir fait du bon travail. Partez sans crainte. S'il y a un surplus de travail, je n'ai qu'à consulter tous ceux qui voudraient être à notre emploi.

Le Manchot et sa mère prirent un bon repas. Le détective comptait quitter la ville vers sept heures, mais lorsque le repas fut terminé et qu'il commença à préparer sa valise, Corinne le questionna sur sa prothèse.

– Je vois que tu as plus d’un bras artificiel.

– J’en possède deux, plus un crochet.

Le détective lui expliqua longuement le fonctionnement de cette merveille moderne.

Ce n’est donc qu’à huit heures que mère et fils quittèrent la métropole. À onze heures quinze, ils étaient installés confortablement dans une suite d’un hôtel du vieux Québec.

– Le curé nous attend avec impatience, maman. Nous partirons tôt demain afin que je puisse débiter l’enquête.

Pendant que le détective faisait route vers la Côte-Nord, de nouveaux développements survenaient à Joliville.

Tout d’abord, Fernande, la ménagère du curé, s’était inquiétée de ne pas voir l’abbé Gauthier à table.

– Allons, ne t’en fais pas, demain, il sera sur pied, lui dit le curé.

Mais pendant que le curé Lanthier dégustait son repas, la brave femme se rendit à la chambre du jeune prêtre. L’abbé semblait dormir, mais la

fièvre continuait de le dévorer et tout comme il l'avait fait plus tôt dans la journée, il rêvait et parlait à voix haute.

Fernande tendit l'oreille. Lorsqu'elle revint à la cuisine, elle questionna habilement le curé.

– Vous savez, j'suis pas folle, monsieur le curé. Je sais bien qu'il y a quelque chose d'anormal. J'écoute jamais aux portes, mais vous et monsieur l'abbé, vous parlez fort et ici, dans le presbytère, on entend tout. Si vous voulez un conseil, monsieur le curé, à votre place, j'essaierais d'être un peu moins moderne. Vos paroissiens vous aimeraient encore plus. Vous avez vu, aux vêpres, tout le monde y va. Eh bien, laissez-moi vous dire que, le secret de la confession, ça existe toujours. Vous ne devez jamais parler de ce que l'on vous confie au confessionnal.

Le curé, tout à coup, regarda sa ménagère :

– Mais où es-tu allée chercher que je divulguais les secrets qu'on me confiait en confession ?

– Je tire mes conclusions, monsieur le curé. J’aurais peut-être pas dû vous en parler, mais ça a été plus fort que moi. J’espère que vous ne vous fâchez pas comme avec l’abbé. J’ai pas du tout l’intention de me retrouver dans un lit d’hôpital.

Elle s’éloigna rapidement. Sitôt sa vaisselle terminée et pendant que le prêtre était dans son bureau avec un paroissien, elle sortit du presbytère tout en laissant une note au curé.

« Je vais prendre une petite marche, causer avec mes amies. »

Lorsque le curé Lanthier lut le message, il craignit le pire. Fernande adorait les commérages. Si elle allait raconter aux autres sa version du drame qui s’était joué durant l’après-midi, la nouvelle ferait rapidement le tour du village.

« Fernande qui dit tout à Aline. J’aurais dû lui défendre de sortir. »

Il était près de neuf heures du soir lorsque la grosse dame revint au presbytère.

– Veux-tu me dire où tu es allée, toi ?

– Eh bien quoi, monsieur le curé ? J’ai pas le

droit de me promener. J'ai vu des amies et on a causé.

Le curé Lanthier la prévint :

– Souviens-toi, Fernande, que ce qui se passe au presbytère ou à l'église, ça ne doit pas sortir d'ici, tu as compris ?

La ménagère devint rouge comme une pivoine qui a attrapé un coup de soleil, elle voulut protester, mais le curé ne lui en donna pas la chance.

– J'ai besoin de toi et tu n'es jamais là. L'abbé Gauthier est très fiévreux et je n'aime pas ça. Tu vas lui donner ta chambre.

– Hein ?

– Tu coucheras dans une des chambres du deuxième. Tu peux prendre la sienne pour cette nuit ou une des deux chambres pour les visiteurs. Je préfère que l'abbé Gauthier dorme en bas. Je serai plus près de lui.

– Vous pensez que je ne suis pas capable de prendre soin de lui ?

– Tu dors dur comme une bûche. Moi, s'il le

faut, je le veillerai. Lorsqu'il s'éveillera, je l'aiderai à descendre.

La ménagère alla donc préparer sa chambre, changea les draps, les taies d'oreiller et décida : « Je coucherai dans le lit de l'abbé. Comme ça, je n'aurai pas à refaire toute une chambre demain. »

Vers neuf heures et demie, le jeune prêtre s'éveilla. Lorsque le curé lui fit part de son idée, il protesta :

– Ça va beaucoup mieux, monsieur le curé. Demain, je serai sur pied.

– Tu fais encore trop de fièvre. J'aime mieux que tu dormes non loin de moi. Ne discute pas, je vais t'aider.

On venait à peine d'installer l'abbé Gauthier dans la chambre de Fernande que le téléphone sonna. Le curé répondit dans son bureau.

– Presbytère !

– C'est vous, curé ? demanda une voix éteinte.

– Oui, qui parle ?

– Ça a pas d'importance. Si tu tiens à ta santé,

curé, tu es mieux de te la fermer ; sans ça, nous, on va te clouer le bec. C'est le seul avertissement qu'on te donne.

On coupa immédiatement la communication. Le curé Lanthier raccrocha d'un air enragé. Maintenant, il avait la certitude que Fernande était allée raconter des choses et déjà la réaction ne tardait pas. On s'en prenait au curé.

« À quoi bon en discuter avec elle. Le mal est fait maintenant », songea le vieux prêtre.

Il passait minuit lorsqu'il décida enfin d'éteindre sa lampe de chevet, de fermer son livre et d'essayer de dormir. Mais il était inquiet. À deux reprises, il s'était rendu à la chambre où reposait l'abbé Gauthier. Ce dernier dormait paisiblement. La capsule qu'on lui avait fait prendre vers dix heures avait fait son travail.

Le sommeil commençait à gagner le vieux prêtre lorsque soudain, il fut réveillé subitement par un véritable cri de mort. Il se dressa dans son lit.

Un second cri de terreur fit trembler les murs

du presbytère. Le prêtre se leva en vitesse et endossa sa robe de chambre.

Le cri venait du second étage.

– Fernande ! Qu'est-ce qui se passe ? Qu'est-ce qu'il y a ?

En vitesse, il grimpa l'escalier menant au second étage.

IV

Un village en ébullition

Fernande, debout dans la porte de la chambre, vêtue d'une longue robe de nuit blanche, aurait pu faire peur à un revenant. On aurait dit un fantôme victime de la danse de Saint-Guy. Les deux bras en l'air, elle poussa un troisième cri.

– Qu'est-ce qui te prend ?

Elle semblait incapable de répondre. Elle ouvrit la bouche, mais aucun son n'en sortit. Elle tremblait des pieds à la tête.

– C'est assez, tu as compris ?

N'hésitant pas, le vieux prêtre lui allongea une gifle retentissante. La ménagère cessa brusquement de trembler, regarda son curé, éclata en sanglots, porta la main à son front et elle serait tombée sur le tapis si le curé Lanthier ne l'avait

pas soutenue.

« Seigneur, me voilà dans un beau pétrin. J'ai sur les bras un malade et une ménagère qui fait des cauchemars et qui perd connaissance. »

Étant dans l'impossibilité de transporter la grosse femme, il l'étendit sur le plancher. Il jeta un coup d'œil dans la chambre, après y avoir fait de la lumière. Il n'y avait rien d'anormal.

En vitesse, il se rendit à la salle de bains.

Heureusement, il y en avait une sur le même étage. Il mouilla une grande serviette et vint éponger le front de la ménagère. Enfin, Fernande ouvrit les yeux.

– Veux-tu me dire ce qui t'a pris, toi ?

– La fenêtre... le balcon... quelqu'un... il a voulu entrer dans la chambre.

– Allons, tu as dû rêver.

– Non, je dormais à peine. J'ai entendu un bruit, j'ai ouvert les yeux... j'ai bien vu l'ombre.

La femme réussit à se relever, mais non sans difficulté.

– Ce que tu racontes ne tient pas debout, Fernande. Comment quelqu'un aurait-il pu grimper sur le balcon ? Il n'y a aucun arbre autour et ce balcon est au centre du mur.

Fernande, qui avait maintenant repris tous ses sens, faillit se fâcher.

– Aussi bien me dire que je suis folle. J'ai pas rêvé. Quelqu'un a voulu entrer dans la chambre. Si je n'avais pas crié, on m'aurait peut-être violée.

Le curé cacha un sourire. La grosse dame aimait dramatiser les événements.

– Ne bouge pas d'ici, je vais chercher ma lampe de poche et jeter un coup d'œil sur le balcon et dans le jardin.

– Je descends avec vous. Si vous pensez me laisser seule ici, tandis qu'un maniaque guette peut-être dans l'ombre...

Le curé Lanthier laissa Fernande dans son bureau. Il remonta à la chambre, ouvrit la porte-fenêtre donnant sur le balcon et jeta un coup d'œil à l'extérieur.

« Il n'y a absolument rien. »

Il descendit, sortit dans le jardin et se rendit juste au-dessous de la chambre de l'abbé Gauthier.

C'est alors qu'il aperçut l'échelle, couchée dans le jardin. Cette échelle était toujours près du bâtiment, à l'arrière.

Il examina le sol et distingua les marques faites dans la terre par l'échelle qu'on avait dû appuyer contre le balcon.

« Fernande n'a pas rêvé. Quelqu'un a tenté de s'introduire dans la chambre. »

C'était le hasard qui avait sauvé l'abbé Gauthier.

« S'il avait couché en haut, avec la pilule qu'il avait prise, il ne se serait jamais réveillé. De plus, il dort toujours avec la porte-fenêtre entrouverte, pensa le curé. »

Fernande, qui avait peur des voleurs, avait sûrement fermé cette porte à double tour avant de s'endormir.

« La personne qui a grimpé sur le balcon a

voulu ouvrir. Elle a fait un bruit, ce qui a réveillé la ménagère. »

Les appréhensions du curé Lanthier n'étaient donc pas vaines. L'homme qui avait voulu tuer l'abbé Gauthier était revenu à la charge.

« À moins que ce soit quelqu'un d'autre qui a une peur indicible que l'abbé ou moi révélions des secrets. »

Il songeait à l'appel téléphonique qu'il avait reçu quelques heures plus tôt.

« Ce n'était pas du tout la voix du type qui a voulu se confesser, je suis certain de ça. »

Qu'est-ce que Fernande avait bien pu raconter dans le village ? Le curé savait bien qu'il était inutile de la questionner.

« Quoiqu'elle ait pu dire, les cancans sont allés en s'amplifiant dans le village. Et moi qui ai demandé à Robert Dumont de venir ici pour empêcher la panique. »

Il était grandement temps que le Manchot arrive à Joliville.

Ce matin-là, avant de quitter la vieille capitale, Robert Dumont, le Manchot, avait eu une assez longue conversation avec sa mère.

– Je ne doute aucunement de votre jugement, de votre esprit de clairvoyance, maman, mais le métier de détective, ça ne s’apprend pas dans les romans, j’en sais quelque chose. Une fois à Joliville, je veux que ce soit bien clair. C’est moi qui m’occuperai de cette enquête. J’engagerai alors ma responsabilité, celle de mon agence également.

– Tu n’as pas confiance en moi ?

– Oui, mais si moi, au début de ma carrière, j’ai commis de nombreux impairs, je ne vois pas pourquoi il en serait autrement pour vous. Je ne refuse pas votre aide, au contraire, j’en aurai besoin.

Aussitôt, Corinne parut fort intéressée.

– Que veux-tu que je fasse ?

– Écouter, tout simplement et bien retenir ce

qu'on dira. Surtout, si on vous questionne sur le drame, vous ne savez rien. Vous êtes au courant que je mène une enquête, un point, c'est tout.

– Autrement dit, tu ne veux pas que je questionne ceux que je connais et qui pourraient nous en apprendre plus long ?

– Un témoin parle toujours plus quand il ne se sent pas interrogé. Si vous ne vous occupez pas de l'enquête, on ne se gênera pas pour discuter devant vous, on voudra connaître votre avis. Vous laissez dire et vous écoutez, puis vous me rapportez tout ce que vous avez entendu. Souvenez-vous bien que le moindre détail peut avoir son importance.

Corinne approuva.

– Ça je le sais.

– À la fin de la journée, nous discuterons ensemble. Je ne vous cacherai rien. Un fait peut m'avoir échappé également. Deux têtes valent mieux qu'une et dans notre métier, ce proverbe s'applique très souvent.

– Tu veux que je joue à l'innocente, que je

rencontre les commères du village, que j'oriente habilement la conversation et que je les laisse dire ?

– C'est ça. Surtout, ne prenez aucune initiative avant de me consulter. Un seul faux pas peut ruiner des heures de travail.

Madame Dumont-Spalding semblait avoir bien appris sa leçon.

Pendant que le couple faisait route vers Joliville, dans la boutique de forge, située au cœur du village, une assemblée typique de l'endroit s'y tenait.

La boutique était tenue par un vieux villageois, Patrice Goulet. Pendant des années, il avait ferré les chevaux de tous les cultivateurs des environs. Aujourd'hui que le progrès avait relégué au second rang l'utilité de cet animal domestique, le travail était moins constant. Parfois, Patrice restait des jours sans allumer son fameux soufflet de forge. Pourtant, la boutique demeurait ouverte. Elle était devenue essentielle à la vie de Joliville.

C'était en effet le lieu de rassemblement des plus vieux habitants de la place.

On parlait de politique, on se rapportait les dernières nouvelles et on écoutait l'avis des vieux sages, ceux qui avaient de l'expérience.

Ce matin-là, Cléophas Tremblay arriva le premier à la forge. Il s'installa dans la vieille chaise berçante, fauteuil qui semblait lui appartenir depuis des années. Il bourra sa pipe, l'alluma en faisant craquer une allumette de bois sur sa cuisse, cracha dans le vase en bronze placé entre les vieux fauteuils, puis demanda à Patrice :

– T'as vu les autres, à matin ?

– Il est de bonne heure, père Cléophas. Ordinairement, vous n'êtes jamais ici avant dix heures, il est à peine neuf heures.

L'ancêtre sortit de la poche de sa petite veste une montre en or, fit basculer le couvercle et jeta un coup d'œil sur les aiguilles.

– T'as ben raison, j'avais pas remarqué. Quand il y a quelque chose qui me tracasse, j'dors toujours mal. Je suppose que t'as pas

entendu parler de ce qui s'est passé au presbytère ?

– J'ai su entre les branches que le jeune Gauthier était malade, que le docteur était allé lui rendre visite.

– Moi, j'en ai appris beaucoup plus que ça.

Celui qui venait d'apparaître dans la porte semblait plus jeune que les deux autres. Pourtant, Eugène Germain était presque du même âge que ses amis. Mais il avait conservé sa magnifique chevelure, épaisse, à peine grisonnante. Très maigre, mais droit comme un piquet, il avait fière allure et, au lieu de fumer la pipe ou de chiquer, comme « les jeunesses », il avait toujours la cigarette au bec et prenait un malin plaisir à s'allumer constamment avec un gros briquet, plaqué or, qu'il avait acheté chez un brocanteur lors d'une visite dans la vieille capitale.

– Ma vieille a causé avec « la Fernande à monsieur le curé », puis elle a rencontré Aline et « la Thomas ».

Le forgeron esquissa un sourire malicieux.

– Les journaux de la place !

– Ça n'empêche pas qu'elles en savent des choses ces deux-là, fit Eugène en s'asseyant sur la bûche de bois qui lui servait toujours de siège. Il y tenait à sa bûche. « Moi, ça ne me prend pas de dossier pour me tenir "drette", disait-il constamment. »

Eugène attendait qu'on le questionne. Deux autres hommes, Grégoire Bouvier et Rémi Nantel étaient venus rejoindre les trois autres. Maintenant, le groupe était complet. Si quelques curieux venaient les écouter, ils se mêlaient rarement de la conversation.

– Allez, accouche, Eugène, raconte ce que tu sais. T'aimes ça te faire tourmenter.

– C'est pas la question. De mon ordinaire, j'suis jamais mal à l'aise pour parler. Mais là, c'est un sujet chaud comme de la braise. Faut faire attention à ce qu'on dit et aux oreilles qui écoutent.

Il s'alluma une cigarette, puis regardant le quatuor, il demanda :

– Y en a-t-il un, parmi vous autres, qui a vécu tellement honorablement, qu’il n’a absolument rien à se reprocher ? Pensez-y un peu. Un jour, vous avez pas volé quelqu’un ? Toi, Cléophas, t’étais pas mal « verrat » avec les créatures. J’en connais plusieurs qui ont voulu te taper la gueule. Puis, toi, Grégoire, quand tu visitais les rangs avec ta petite valise noire pour nous vendre des remèdes-miracles, viens pas nous faire accroire que tu ne nous as pas volés ?

– Tu te prends pour un saint, Eugène ? Quand on t’a nommé police de la place, t’acceptais des pots-de-vin pour fermer les yeux, mais tu « massais » sur ceux que t’aimais pas.

Rémi imposa le silence.

– Une seconde, « viarge ». On n’est pas pour commencer à s’engueuler. On a tous compris ce qu’Eugène voulait dire. Y en a pas un maudit dans le village qui a l’âme blanche comme les draps des sœurs du couvent, ça, c’est bien sûr.

Eugène approuva son ami en lançant un crachat dans le récipient de métal.

– En plein ça, Rémi. Tous, un jour ou l'autre, on a fait des choses pas correctes. Souvent, des choses graves qu'on n'a dites à personne... excepté à la confesse. On sait que le curé, il se ferait arracher les dents d'en bas, pis celles du haut avant d'ouvrir la bouche.

– Ça serait difficile de le faire, si on y ouvre pas la gueule, fit le forgeron.

– Toi, Patrice, si t'es pas capable d'être sérieux, ferme-la. On te demande pas ton avis, lança Cléophas. Pis toi, Eugène, arrête de phraser, t'es pas en campagne électorale, « gériboire », aboutis à quelque chose.

Eugène baissa la voix et dit, presque en secret :

– Paraît que le curé est devenu anormal du ciboulot. Y peut plus garder un secret et il va dire tout ce qu'il sait. Le jeune Gauthier a essayé de le faire taire et la chicane a éclaté au presbytère, les deux hommes se sont battus. Lanthier, c'est une pièce d'homme, moi, je n'essaierais pas de me bagarrer avec lui. Le jeune abbé en aurait mangé toute une.

Cléophas l'arrêta :

– Là est pas la question. Si le curé commence à dire tout ce qu'il sait, ça va en faire du joli dans le village. Moi, même si ça fait 43 ans et quatre mois que j'suis marié, si certaines choses viennent aux oreilles de Délima, elle divorce sur-le-champ.

Grégoire avoua :

– Moi, sans rien vous révéler, si le curé parle trop, j'pourrais me retrouver aux travaux forcés.

– Ça ne me surprendrait pas, répliqua Cléophas. J'ai toujours dit que t'étais pire qu'un bandit de grand chemin.

Cette fois, la querelle faillit éclater entre Cléophas et Grégoire. Mais on réussit à calmer les esprits échauffés.

– Moi, dit Rémi, j'ai appris que monsieur le maire a convoqué le conseil. Paraît que le docteur va être questionné sur le long et puis sur le large. À mon avis, on va faire enfermer le curé.

Quelques curieux étaient entrés à la boutique de forge et on écoutait avidement les propos des

vieux.

– J’ai appris ça de la bouche même du docteur, ajouta Rémi. Je dois lui rendre visite régulièrement.

Personne ne passa de remarque car on savait que le barbier avait dû vendre son commerce et qu’il était très malade. Sentant le lourd silence peser à la suite de sa phrase, Rémi crut bon d’ajouter :

– J’suis pas mort, « viarge ». Même si on voit le docteur souvent, ça veut rien dire. Parlez-en à la grosse Imelda, a voit le docteur presque à tous les jours pour se faire maigrir et elle a pas perdu une maudite livre.

Tous éclatèrent de rire. Cléophas renoua la conversation.

– En tout cas, s’il faut que le curé parle, ça va faire un scandale comme dans le temps où Denise, la rousse, était venue s’installer au village. Elle en avait fait du bruit cette « guidoune-là. »

– Dans cette histoire-là, le village a quand

même pas perdu la face, fit le forgeron.

Rémi se leva.

– En tout cas, moi, j’attends pas ici. Je me rends à la porte de la salle du conseil. Quand le docteur sortira, j’aurai des nouvelles fraîches. Attendez-moi tous ici.

Mais on décida de suivre l’ex-barbier. Tous avaient peur, tous craignaient que certaines vérités éclatent. La panique s’emparait, petit à petit, des gens du village.

*

Le curé Lanthier s’était permis d’embrasser Corinne Dumont-Spalding en la voyant.

– C’est presque pas croyable. Vous n’avez pas vieilli.

– Ça ne paraît peut-être pas dans ma figure, mais je sens que je ne suis plus jeune, monsieur le curé.

– Vous pouvez aller avec Fernande, Corinne,

elle va vous faire voir votre chambre et vous pouvez vous y installer. Pendant ce temps, je vais causer avec votre fils.

Corinne aurait bien aimé assister à cette conversation, mais elle n'osa pas insister. Le curé fit passer le Manchot dans son bureau, ferma la porte, puis il recommanda :

– Ne parlez pas trop fort. Les murs ne sont pas épais, le presbytère est mal insonorisé. On entend tout à l'extérieur, si on élève la voix.

Il fit asseoir le détective et lui raconta ce qu'il savait.

– L'abbé Gauthier n'a rien dit, mais à cause de l'appel que j'ai reçu, des phrases qu'il a prononcées durant son sommeil, j'ai pu tout reconstituer.

Il lui parla de l'inconnu qui lui avait téléphoné et qui désirait se confesser auprès du jeune prêtre.

– L'homme, si mes conclusions sont bonnes, s'est accusé d'un meurtre et l'abbé lui a refusé l'absolution, lui donnant comme pénitence d'aller se livrer à la justice. Ils ont dû se quereller,

l'inconnu a sorti un revolver et a fait feu. Heureusement, Gauthier a pu se pencher la tête, autrement, il se serait retrouvé devant saint Pierre.

Il lui raconta qu'il avait demandé au médecin de venir et que ce dernier avait cru que lui et l'abbé Gauthier s'étaient chamaillés.

– Enfin, il y a Fernande, ma ménagère qui a l'habitude d'écouter aux portes. Elle a dû entendre des choses. Hier soir, elle est sortie pour se promener et elle aime bien causer avec les commères du village. J'ignore les ragots qu'elle a pu rapporter, mais j'ai reçu un curieux appel téléphonique.

Il relata les menaces qu'on lui avait faites et la décision qu'il avait prise de faire changer de chambre à Fernande et au jeune prêtre.

– Enfin, cette nuit, quelqu'un a tenté de pénétrer dans la chambre de l'abbé Gauthier. Fernande s'est réveillée, elle a vu une ombre, elle a crié comme une folle et le type a pris la fuite. Ma ménagère n'a pas rêvé, comme je l'avais cru. L'homme qui a voulu entrer dans la chambre du

prêtre s'était servi de notre échelle pour monter jusqu'au balcon.

Le Manchot jugea tout de suite la situation très grave.

– Comment est l'abbé Gauthier, ce matin ?

– Presque rétabli à cent pour cent. Il ne fait plus de fièvre et il veut se lever. Mais je lui ai conseillé d'attendre la visite du médecin.

– Vous avez bien fait. Il faudrait que votre docteur envoie le jeune prêtre dans un hôpital. Là, il y serait en sûreté. Je pourrais même prévenir discrètement la police pour qu'on établisse une surveillance autour de sa chambre.

Le curé approuva.

– C'est une idée. Mais je n'aime pas ce qui se passe dans le village. Tout est devenu silencieux, ce matin. On dirait que les gens ont peur. Le conseil de ville s'est réuni dans la salle d'école. Le docteur a été convoqué. J'ai su que l'assemblée durait depuis des heures. Il me semble qu'on aurait pu me consulter. Après tout, je suis le curé de cette paroisse.

Le Manchot demanda :

– Puis-je causer avec l'abbé Gauthier ? Lui avez-vous dit que j'allais enquêter ?

– Oui. Je peux vous conduire à sa chambre. Mais, vous serez chanceux si vous lui arrachez un mot. Il dit avoir le bec cloué par le secret de la confession.

Le détective avait cependant une idée. Il demanda au curé de le conduire immédiatement à l'abbé Gauthier et de le laisser seul avec lui.

Le curé Lanthier fit les présentations et sortit de la chambre en fermant la porte derrière lui.

– Je vois que votre blessure n'est pas trop grave. Votre fièvre est tombée. Mais hier soir, sans que vous en ayez connaissance, vous avez parlé. Ça arrive régulièrement quand on a trop de fièvre.

Le jeune prêtre était devenu subitement très pâle.

– Qu'est-ce que j'ai dit ?

– Peu de choses et pourtant trop pour conserver ce que vous appelez votre secret de la

confession. Le curé sait que votre pénitent s'est accusé de meurtre, qu'il n'a pas voulu accepter la pénitence imposée, qu'il s'est emporté et qu'il a tiré sur vous. Maintenant, tout le village est au courant.

– Quoi ? Le curé a répété ça ?

– Pas le curé Lanthier, mais Fernande, la ménagère. Si vous ne dites pas la vérité, tous les habitants se soupçonneront de meurtre, les uns les autres.

Le jeune prêtre était nerveux.

– Mais il faut empêcher ça.

– Il n'y a qu'une façon, monsieur l'abbé, c'est de dénoncer votre agresseur.

– Mais j'ignore qui il est. Le curé ne semble pas me croire. Je n'ai même pas vu la figure de l'inconnu. Il se cachait bien. Est-ce quelqu'un du village ? Je l'ignore.

– Probablement, conclut le détective. Un étranger, aux prises avec les affres du remords, serait allé à la confesse n'importe où. Mais cet homme n'est pas sorti du village. Il a profité du

fait que vous soyez en vacances ici, que vous ne connaissiez presque personne pour se libérer.

Déjà, le Manchot tirait ses conclusions.

– Ce tueur inconnu est probablement une personne âgée. Les jeunes se foutent de la confession aujourd’hui. Cet homme malheureux vivait avec son secret et il a voulu s’en débarrasser, décharger sa conscience. Mais un homme qui a presque perdu la raison à cause des remords, peut commettre les pires bêtises. La preuve, il a tiré sur vous et, cette nuit, croyant que vous pouviez parler à votre réveil, il a tout fait pour se glisser dans votre chambre. Fernande qui y dormait aurait pu être assassinée à votre place. Alors, vous ne pouvez plus vous taire, monsieur l’abbé, vous mettez la vie des gens en danger.

L’abbé Gauthier faillit se fâcher.

– Mais vous en savez aussi long que moi, maintenant. J’ai tout dit dans mon sommeil et je blâme le curé d’avoir écouté, il n’avait pas le droit.

– Il ne l’a pas fait intentionnellement. Maintenant, il faut agir rapidement et faire arrêter ce criminel avant qu’il ne commette d’autres bêtises. Il semble se passer dans le village quelque chose que monsieur le curé n’aime pas. Fernande, la ménagère, vous a peut-être entendu parler elle aussi et elle est allée raconter ça au village. Le docteur croit que vous vous êtes querellé avec votre curé. Mettez tout ça ensemble et vous verrez ce qu’on fera de cette histoire chez les villageois. Votre curé peut passer pour un assassin. Si on a laissé entendre qu’un de vous deux révélait les secrets de confession, personne n’a dû dormir sur ses deux oreilles à Joliville hier soir.

L’abbé Gauthier avait pris sa décision. Il allait se lever.

– Aidez-moi à me vêtir, monsieur Dumont. Je ne dois pas laisser les villageois jeter le discrédit sur leur bon curé. S’il le faut, je réunirai tous les paroissiens dans l’église et leur dirai la vérité.

Le Manchot n’avait pas bougé.

– Non, vous allez rester ici, l’abbé.

– Mais...

– La nuit dernière, vous auriez pu être assassiné par un homme que les remords ont rendu fou. Il ne sait plus ce qu'il fait. Pour libérer sa conscience, il croit qu'une confession sera suffisante. Mais même si vous lui aviez donné l'absolution, ça ne l'aurait pas rassuré. Cet homme est capable de tout. Vous avez vu le geste qu'il a posé la nuit dernière ? Un passant aurait pu l'apercevoir. Il ne s'en est pas préoccupé. Si vous réunissez tout le village, que va-t-il penser ? Tout simplement que vous l'avez reconnu et que vous allez le dénoncer devant tout le monde. L'homme est armé d'un revolver. On ignore qui il est. Il se mêlera à la foule et tirera sur vous.

L'abbé esquissa un sourire.

– Allons, monsieur le détective, vous savez bien qu'on ne tue pas aussi facilement.

– Non ? Qu'est-il arrivé au président Kennedy, à son frère ? Ils ont été abattus devant des milliers de témoins. De plus, ces hommes étaient fort bien protégés. Vous vous exposerez devant tous...

– Mais je ne peux quand même pas laisser salir la réputation du curé ?

Il avait commencé à se vêtir. Il agrippa sa robe de chambre, se leva et constata que ses étourdissements étaient complètement disparus.

– Vous allez me laisser agir, dit le Manchot. Présentement, plusieurs citoyens sont réunis dans la salle de l'école, le maire, les conseillers et le médecin sont là. J'irai les voir et leur parler. Mais vous, je vous en supplie, ne bougez pas du presbytère. Je causerai de votre cas au docteur et il est probable qu'on vous fera quitter Joliville, qu'on vous transférera dans un hôpital, à l'abri de tout danger.

– Je trouve ça ridicule.

Il se rendit dans la salle de bains attenante à la chambre. Il passa ses pantalons et une chemise.

– Excusez ma tenue, dit-il, mais le reste de mes vêtements sont dans ma chambre, au second étage.

Quelques minutes plus tard, le Manchot et le jeune prêtre allaient retrouver le curé.

– Votre mère est sortie, dit aussitôt le vieux prêtre.

– Vous savez où elle est allée ?

– Rencontrer des amies d'autrefois, des femmes qu'elle n'a pas vues depuis des années.

Le Manchot souhaitait que sa mère ait bien retenu la leçon qu'il lui avait donnée et qu'elle n'aille pas compliquer la situation.

– Je vais vous demander, monsieur le curé, fit le détective, de ne pas vous absenter du presbytère, de toujours demeurer près de l'abbé Gauthier. Puisque je désire connaître vos villageois, puisque le conseil tient une assemblée spéciale, je vais m'y rendre. Avant de commencer l'enquête, il faut clarifier la situation. N'ouvrez à personne, à moins de bien connaître votre visiteur... et encore là...

Le curé parut surpris :

– Vous ne pensez pas, Dumont, que l'agresseur peut être une personne que nous croisons tous les jours ?

– J'en suis presque persuadé. Si cette personne

n'a pas voulu être vue en entrant dans l'église, si elle a insisté pour que l'abbé Gauthier soit déjà dans le confessionnal à son arrivée, c'est que cet homme est connu de tous, même de l'abbé Gautier. Donc, encore une fois, de la prudence et attendez mon retour.

Avant de quitter les deux religieux, le Manchot ajouta :

– Si maman revient, dites-lui de m'attendre ici.

Le village était désert et ce fut un petit bonhomme d'une dizaine d'années qui indiqua à Dumont, le chemin de l'école.

– Tournez à droite au bout de la rue principale. L'école, c'est là, d'ailleurs, il y a beaucoup de monde dans la rue.

L'enfant avait bien raison. Au moins la moitié du village devait être rassemblée en face de la salle. Plusieurs curieux auraient aimé pénétrer à l'intérieur mais le grand Olivier Bastien, qui occupait les fonctions de chef de police et chef des pompiers, en interdisait l'entrée.

Lorsque le Manchot apparut, les conversations cessèrent presque entièrement. On ne parlait plus qu'à voix basse se demandant qui pouvait être cet étranger.

– Le docteur est dans la salle ? demanda le détective au chef.

– Oui, mais personne ne doit y entrer. Ce sont les ordres du maire.

– J'ignore si mon nom vous dit quelque chose, je suis Robert Dumont, détective privé, on m'appelle également le Manchot. Je dois voir le maire et tout le conseil. Je représente monsieur le curé Lanthier. Faites-le savoir à ceux qui sont en dedans.

On murmurait dans la foule.

– C'est le petit Dumont, j'ai connu son père, il y a quelques années.

– De quoi se mêle-t-il ? On n'a pas besoin de policier ici. On a Olivier.

Ce dernier s'était glissé à l'intérieur de la salle. Il en sortit au bout de quelques secondes seulement.

– Vous pouvez entrer, monsieur Dumont.

Aussitôt, les protestations fusèrent.

– Pourquoi lui, plus que nous autres ?

– Nous, on paye des taxes, pas lui. On a le droit d'assister aux délibérations du conseil.

Une voix clama au-dessus des autres :

– Y aura des passe-droits tant que vous aurez un maire libéral.

– Attends aux élections pour faire ta cabale, cria un autre.

Déjà, le Manchot avait pénétré dans la salle. Un homme s'était approché de la porte. Cinq autres étaient assis autour d'une grande table.

L'homme qui s'était levé tendit la main au détective.

– Je suis Jérôme Poitras, maire de Joliville. Soyez le bienvenu parmi nous, monsieur Dumont. Nous vous connaissons tous de réputation et nous sommes également fiers de vous avoir eu comme concitoyen il y a plusieurs années.

Le maire fit les présentations de quatre conseillers, puis de celle du docteur Boudrias.

On offrit une chaise au détective qui préféra demeurer debout.

– Messieurs, nous n'avons pas une seconde à perdre. J'ignore exactement ce qui s'est passé depuis la visite du docteur au presbytère. J'aimerais entendre votre version. Tout d'abord, vous, docteur...

Le Manchot sortit son calepin de sa poche, puis sembla se raviser.

– J'espère, messieurs, que vous n'avez aucune objection à ce que j'enregistre les conversations ?

Personne ne dit mot. Il y avait donc consentement unanime.

Le détective appuya sur un stylo, placé dans la poche supérieure de son veston.

– Allez-y docteur, fit-il en s'asseyant.

Le médecin se leva. Le gros homme semblait très à l'aise. Cependant, il demanda, un peu surpris :

– Vous n’enregistrez pas mon témoignage ?

Robert Dumont esquissa un sourire.

– Je vais vous révéler un secret, messieurs.

Dans cette prothèse, à l’intérieur de mon membre artificiel, il y a un ruban magnétique et un appareil miniaturisé. J’ai appuyé sur le bouton de ce stylo et, immédiatement, l’appareil s’est mis en marche. Ce stylo en réalité est un microphone hypersensible. Malheureusement, je ne peux enregistrer que soixante minutes. Alors, je vous demanderais de commencer tout de suite.

Les six hommes se regardèrent, osant à peine croire ce que venait de leur révéler le détective.

– Je fus demandé au presbytère pour soigner l’abbé Gauthier, commença le docteur. Selon monsieur le curé, il s’était blessé en jouant avec un revolver appartenant au père Lanthier. Eh bien, c’est faux. Même un enfant n’aurait pas joué de cette façon avec une arme. De plus, sous le lit, j’ai aperçu un oreiller, je l’ai tiré avec mon pied. Il y avait un trou dans l’oreiller. Il est clair que l’abbé Gauthier a été visé à la tête alors qu’il se reposait, qu’il était couché. On l’a manqué.

L'abbé dans son délire a parlé de confession. Il ne voulait pas que le curé parle, alors j'ai bien compris qu'il y avait eu querelle entre le curé et son confrère. Fallait-il que je prévienne les autorités ? J'en ai parlé au maire. Son épouse était présente. Nous avons décidé de ne rien dire.

Le maire coupa la parole au docteur.

– J'avoue que Berthe parle beaucoup, elle ne peut jamais garder un secret et la nouvelle s'est répandue rapidement. J'ai eu une discussion avec ma femme, malheureusement, le mal était fait.

Le docteur reprit son fauteuil. Il avait terminé son témoignage.

– Il s'est sûrement passé autre chose depuis ce temps, dit le Manchot. Qui peut me résumer la situation ?

Un des conseillers se leva :

– Je m'appelle Baptiste Lemieux. Hier, ma femme a rencontré Fernande, la ménagère du curé. Fernande lui a raconté la même version que le docteur, mais elle en a ajouté un peu plus. Ça a éclairé la situation. Il paraîtrait que monsieur le

curé Lanthier est fort malade. Il a décidé, tout à coup, de révéler des secrets qu'il a entendus en confession. L'abbé Gauthier s'objecte, évidemment. C'est d'ailleurs de là qu'est partie la querelle.

D'autres conseillers se mirent à parler.

Eux aussi avaient entendu raconter la même version, mais la nouvelle avait pris de l'ampleur. Le curé aurait révélé des choses à l'abbé Gauthier. Un autre disait que, le dimanche suivant, il accuserait certains paroissiens en pleine chaire.

Le maire imposa le silence et expliqua son point de vue.

– J'ai convoqué le conseil, nous avons interrogé le docteur. Nous avons pris une décision, une seule, celle d'aller rencontrer le curé. Mais par la suite, que faut-il faire ? Le docteur doit-il envoyer le curé faire une cure dans un hôpital psychiatrique ?

– Moi, je suis pour qu'on remette le tout entre les mains des policiers, fit un conseiller, après

tout, il y a eu tentative de meurtre.

– C'est pas prouvé, fit un autre. Le curé a peut-être simplement voulu faire peur au jeune Gauthier, peut-être ne pensait-il pas le blesser ? Il a pu viser l'oreiller seulement, le jeune prêtre a eu peur, il a bougé et la balle l'a effleuré. C'est un accident, dans ce cas et pas une tentative de meurtre.

Un autre conseiller ajouta :

– Si la police interroge le curé, possible que ce dernier parle trop et certains habitants peuvent se retrouver dans de fort mauvaises situations.

Cette dernière phrase intéressa énormément le Manchot.

– Vous voulez dire que certains villageois ont commis, par le passé, des actes qui auraient pu les conduire devant les tribunaux, jusqu'en prison ? Que seul le curé est au courant de la vérité ?

Le maire était mal à l'aise.

– Il y a eu des vols, des querelles, des drames qui ont été cachés, c'est sûr. Dans un village

comme le nôtre, on règle souvent nos propres affaires. Un homme, dans un moment de folie, commet une bêtise. Doit-il aller en prison pour ça, surtout si on sait qu'il ne recommencera plus ?

Le Manchot se leva. Il arrêta la marche de son magnétophone.

– Messieurs, je vais vous révéler une partie de la vérité. Il y a dans ce village, dit-il, des langues de vipères, des gens qui semblent prendre plaisir à semer la confusion. Une personne inconnue a voulu se confesser à l'abbé Gauthier, hier après-midi. Ce dernier, pour des raisons que je n'ai pas à vous révéler lui a refusé l'absolution. Le pénitent... ou la pénitente s'est emporté et a tiré à bout portant sur le prêtre. L'abbé Gauthier a eu la vie sauve. C'est presque un miracle. Le curé Lanthier a décidé de taire la vérité. C'est pour cette raison qu'on a raconté au docteur, le faux incident du revolver. L'abbé Gauthier connaît-il son assaillant ? Que lui a dit ce dernier dans le confessionnal ? Le curé insiste pour que l'abbé relate tout ce qu'il sait, mais ce dernier refuse et

s'enferme dans son silence. Pour lui, le secret de la confession est sacré. L'histoire est donc assez simple. Le curé Lanthier n'a pas perdu la raison. Tout ce que vous m'avez raconté n'est que commérage. Une seule chose existe. Il y a une personne, ici, dans le village, qui a tenté d'assassiner l'abbé Gauthier. Cette personne a perdu la raison et peut recommencer. Elle vit dans la crainte. Pour démasquer le ou la coupable, j'ai besoin de votre aide. Voilà, maintenant, vous savez tout.

Le Manchot s'assit et la discussion commença entre le maire, le docteur et les quatre conseillers. Enfin, la décision fut prise. On allait permettre à tous les curieux d'entrer dans la salle.

– Je vais vous présenter, dit le maire au Manchot. Vous répétez ce que vous venez de nous dire. Ça va sûrement calmer les esprits échauffés.

– Possible que la vérité éclate, ajouta un conseiller.

Lorsque les curieux se pressèrent dans la salle de l'école, le Manchot constata que la foule était

encore plus nombreuse qu'à son arrivée.

Soudain, il aperçut sa mère qui cherchait à se frayer un chemin jusqu'à l'avant, mais on la repoussait.

– Laissez-moi passer, le Manchot, c'est mon fils, criait-elle, il faut que je lui parle.

Mais on ne l'écoutait même pas. Ce fut de peine et de misère qu'elle réussit à se rendre au tout premier rang. Déjà, le maire avait imposé le silence.

– Aujourd'hui, dit-il en toussant pour s'éclaircir la voix, nous avons un visiteur que vous connaissez de réputation...

Corinne faisait des signes désespérés à son fils, mais le Manchot l'ignorait, comme s'il ne l'avait pas vue. Sur l'invitation du maire, il se leva pour adresser la parole.

– Non, cria brusquement Corinne. Faut que je te parle, Robert et tout de suite.

– Maman, s'il vous plaît, j'en ai pour deux minutes.

– Ça ne peut pas attendre, j'insiste. Le grand

Olivier, le policier de la place, saisit la petite Corinne par le bras.

– Du calme, la mère, sinon, je vais vous sortir.

Elle le repoussa brusquement.

– Toi, laisse-moi tranquille, espèce de grand fouet.

On éclata de rire dans la salle. Corinne poursuivit à haute voix.

– Il ne voulait pas me croire que j'étais ta mère, ça fait cinq minutes que j'attends à la porte.

Le Manchot aurait voulu se voir loin de tout ce monde. Il se sentait très mal à l'aise. Le maire avait réussi, avec difficulté, à obtenir le silence et voilà que c'était sa propre mère qui venait tout troubler.

– Puisque tu ne veux pas que je te parle à toi seul, je vais dire tout haut ce que je sais.

– Maman, je...

– Laisse-moi parler. J'ai rencontré Aline Beauchemin...

De nouveau, les rires et les remarques

désobligeantes la forcèrent à garder le silence pour quelques secondes, mais aussitôt qu'elle en eut la chance, elle cria :

– Aline sait des choses. Hier, le curé l'a mise à la porte de l'église.

– Elle passe ses journées là dans le but de nous faire croire qu'elle est une sainte, lança un citoyen.

– Taisez-vous, fit Corinne d'un ton qui n'admettait pas de réplique.

Puis, elle poursuivit son récit :

– Aline est restée cachée près de l'église, en tout cas, elle m'a dit qu'on ne l'avait pas vue. Un homme est entré dans l'église. Plusieurs minutes plus tard, il en est sorti. Le curé, ne voyant pas revenir son vicaire, est allé voir ce qui se passait. Il est réapparu en soutenant l'abbé Gauthier qui avait été blessé, qui saignait comme un bœuf. Ce sont les paroles d'Aline.

On imagine l'effet que produisit le petit discours de la mère du Manchot. Mais elle n'avait pas terminé. Elle réclama le silence pour

ajouter :

– Aline n’a parlé de ça à personne.

– Ce serait bien la première fois, cria quelqu’un.

– Elle m’a tout raconté parce qu’elle m’a reconnue et qu’elle sait que je t’aide dans ton enquête.

Le Manchot soupira. Il avait pourtant recommandé à sa mère de ne pas mentionner qu’elle chercherait à connaître la vérité.

– Maman, venez ici, fit le Manchot, je voudrais vous parler.

– Laisse-moi finir. Malgré mes conseils, Aline veut tirer cette affaire au clair elle-même. Elle connaît l’homme qui est entré dans l’église et elle m’a dit qu’elle irait le voir.

Le détective bondit :

– Qu’est-ce que vous dites ?

Se tournant vers le maire, il lui ordonna :

– Expliquez à tous ces gens ce qui se passe ! Moi, je n’ai pas le temps de leur parler. Et s’il

vous plaît, qu'on ne nous suive pas. Je veux être seul avec ma mère.

Rapidement, il entraîna Corinne à l'extérieur, pendant que le grand Olivier se plaçait devant la porte pour empêcher les curieux de sortir.

V

La commère a trop parlé

Madame Corinne Dumont-Spalding n'était pas du tout de bonne humeur. Le Manchot la tirait par le bras tout en s'éloignant de la salle.

– J'aime pas passer pour une folle, Robert. Quand je t'ai dit que c'était important, tu aurais dû m'écouter, c'était à toi seul que je voulais parler.

Le détective s'arrêta. Ils étaient maintenant suffisamment loin et personne ne les avait suivis.

– Vous êtes certaine que cette demoiselle Beauchemin a reconnu l'homme qui est entré dans l'église ?

– C'est ce qu'elle m'a dit. J'ai voulu savoir le nom mais elle a refusé de parler disant que jamais elle ne révélait des secrets importants.

Corinne expliqua :

– On se moque souvent d’Aline parce qu’elle prend un malin plaisir à critiquer tout le monde. Cette fois, elle voulait prouver à tous qu’elle pouvait élucider ce mystère elle-même.

Le Manchot demanda :

– Où l’avez-vous rencontrée ?

– Chez le marchand général, mais elle m’a invitée chez elle pour me parler.

– Ne perdons pas une seconde. Allons-y. Espérons qu’elle n’a pas commis de bêtises. Elle habite seule ?

– Non, avec son frère Gustave, un vieux garçon qui a passablement d’argent.

Corinne conduisit son fils jusqu’à la vieille maison habitée par les Beauchemin. Le Manchot frappa à la porte.

– N’attends pas qu’on te réponde. Ici, dans le village, tu frappes et si la porte n’est pas fermée à clef, tu entres, fit Corinne en pénétrant dans la maison.

Elle appela :

– Aline, vous êtes là ?

On entendit des pas venant de l'arrière. Un grand type, dans la soixantaine, la pipe au bec, parut dans la porte de la cuisine.

– Ma sœur est sortie, dit-il. C'est avec vous qu'elle causait tout à l'heure ?

– Oui, c'est avec elle, dit le Manchot. Vous savez où est allée Aline ?

Le grand type haussa les épaules.

– Faire du commérage comme à l'ordinaire. Moi, je ne la questionne jamais, je ne l'écoute même pas, je ne l'entends plus. Si j'avais pas pitié d'elle, ça ferait longtemps que j'aurais sacré le camp d'ici et que je l'aurais laissée seule. Des fois, je partirais pour le bout du monde afin de ne plus la voir.

– Donc, vous ne pouvez pas me renseigner ?

– Pas du tout.

– Vous a-t-elle parlé d'un incident qui se serait passé hier, à l'église ? Réfléchissez, c'est très

important que vous vous souveniez.

– Je ne sais pas du tout de quoi vous voulez parler : Hier, vers la fin de l'après-midi, j'ai bien vu qu'elle paraissait énervée. Elle a téléphoné à des amies, mais comme je vous l'ai dit, moi, j'écoute plus. J'en ai plein mon casque d'entendre salir les réputations de tout le monde. Si vous voulez l'attendre, gênez-vous pas, assoyez-vous dans le salon. Mais vous pouvez poireauter un maudit bout de temps. Des fois, elle ne prépare mon souper qu'à sept heures du soir. Je retourne me coucher, je me repose.

Et le grand type sortit de la pièce.

– Gustave n'a pas changé, fit Corinne. On l'appelait le paresseux du village. Il passe la moitié de ses journées étendu sur son lit ; s'il travaille, c'est un miracle et quand il marche, il se traîne tellement les pieds qu'on peut l'entendre approcher à un mille.

– Venez, maman.

Le détective sortit de la maison.

– Vous ne savez pas du tout où elle a pu aller ?

– Quand je l’ai laissée, elle était ici et je lui ai recommandé de t’attendre, que c’était excessivement grave, qu’elle devait te dire tout ce qu’elle savait. Mais elle m’a dit comme ça : « On n’a pas besoin de détective pour régler nos affaires. Moi, je suis capable de tout arranger. » Je me suis dépêchée, je me suis dirigée vers le presbytère, mais comme je voyais bien des curieux devant l’école, je me suis arrêtée et là j’ai appris que tu étais à l’intérieur de la salle avec des hommes. J’ai voulu entrer mais ce grand escogriffe qui gardait la porte ne m’écoutait même pas. Si j’avais pu te parler tout de suite, tu aurais rejoint Aline chez elle.

L’assemblée, dans la salle, devait être terminée, car on rencontrait des villageois qui marchaient par petits groupes et qui discutaient avidement.

Le Manchot en questionna plusieurs.

– Avez-vous vu Aline, près de la salle ?
Savez-vous où est mademoiselle Beauchemin ?

Tout le monde l’ignorait.

– Alors, qu'est-ce qu'on fait ? demanda la mère du détective.

Le Manchot décida :

– Promenez-vous dans le village, cherchez à la retrouver. Une chose est certaine, si Aline vous a parlé à vous, une pure étrangère, elle a dû raconter son histoire à d'autres.

– Pour ça, c'est certain, même si elle m'a juré le contraire.

– Si vous la retrouvez, maman, ne la laissez pas partir. Conduisez-la au presbytère.

– Compte sur moi. Je n'ai qu'à lui dire que le curé veut lui parler et elle m'accompagnera. Si je veux te rejoindre, où seras-tu ?

– Je l'ignore. Je dois causer avec le médecin. Il est possible que je reste à la salle, il se peut également qu'on se rende à son bureau. Je téléphonerai au presbytère pour tenir le curé Lanthier au courant de mes déplacements.

Ils se séparèrent devant l'école. Immédiatement, Corinne se mêla aux villageois qui s'éloignaient. On entoura la petite femme

espérant lui arracher quelques secrets.

Robert Dumont s'était approché du grand Olivier qui continuait à monter la garde près de la porte.

– Savez-vous si le docteur est encore là ?

– Non, il est parti rapidement. Il a beaucoup de travail, des malades à visiter, d'autres à recevoir et il a perdu une partie de sa journée.

– Où demeure-t-il ?

Olivier lui indiqua le chemin pour se rendre chez le docteur Boudrias.

– Avez-vous retrouvé Aline Beauchemin ? demanda le policier de la place, avant que le Manchot ne s'éloigne.

– Non.

– Si vous la questionnez, fiez-vous pas à ce qu'elle vous dira. C'est une menteuse qui invente des tas de bobards. Avec tout ce qu'elle dit, elle pourrait faire pendre les plus innocents.

Le Manchot se rendit rapidement chez le docteur Boudrias. Il sonna et une femme vint

ouvrir.

– Monsieur le docteur ne fait pas de bureau aujourd’hui. Revenez demain.

– Il est là ?

– Oui, mais il va quitter la maison dans quelques secondes. Des malades l’attendent.

– Dites-lui qu’il faut que je lui parle. Je suis Robert Dumont, le Manchot.

La femme regarda les deux mains du détective, ne se rendit aucunement compte qu’il portait une prothèse et s’éloigna en murmurant :

« Je me demande bien pourquoi il se fait appeler le Manchot, celui-là. »

Le docteur parut bientôt, tenant sa valise noire à la main.

– Vous allez m’excuser, Dumont, mais j’ai des malades à voir. Ça ne peut attendre. J’ai perdu toute ma matinée...

– Je vous comprends, docteur. Vous permettez que je vous accompagne ?

– Je dois me rendre à l’extérieur, oh, pas très

loin, quatre milles du village. Vous serez dans l'obligation de m'attendre dans ma voiture.

– Aucune importance.

Le médecin s'installa au volant de sa Chevrolet 1976. La voiture était excessivement propre.

– Je possède deux automobiles, expliqua Henri Boudrias, celle-ci, je ne m'en sers que pour mes visites.

Sitôt qu'il eut mis la voiture en marche, le Manchot prit la parole.

– Docteur, il semble qu'un villageois soit accusé d'avoir commis un meurtre. À quand remonte ce drame, je l'ignore, mais le meurtre a été commis ici, dans le village, j'en suis persuadé. Vous êtes le seul médecin dans la région ?

– Non, il y en a trois à Forestville. Mais ils viennent rarement ici. Disons que je m'occupe de tous les patients de Joliville... ou presque.

– C'est donc vous, docteur, qui signez les certificats lorsqu'il y a décès ?

– Évidemment.

– Dans votre carrière, vous est-il arrivé de signer un certificat alors que la mort ne vous semblait pas tout à fait naturelle ?

Le médecin répondit par une autre question :

– Vous voulez dire que j’aurais délivré des certificats alors qu’il aurait dû y avoir enquête du coroner ?

– Parfois, docteur, une mort semble naturelle, vous avez certains doutes, mais ils ne sont pas suffisants.

Henri Boudrias arrêta sa voiture devant une vieille maison.

– Excusez-moi, j’ai un malade à soigner. Je refuse de répondre à vos questions, monsieur Dumont. Vous mettez ma probité en doute. J’ai toujours été honnête...

– Ne vous emportez pas, docteur. Je vous attends dans la voiture. Je vous demande de bien réfléchir à la question que je vous ai posée.

Le médecin descendit de l’auto, visiblement en colère.

Le Manchot était persuadé d'avoir touché un point sensible. Le docteur n'avait pas voulu répondre à sa question.

« Il cache quelque chose de grave, c'est sûr. Ce ne sera pas facile de le faire parler. Le prêtre se cache derrière le secret de la confession et lui derrière celui de sa profession. Et pendant tout ce temps, un malade, un criminel est en liberté et peut commettre d'autres meurtres.

Après dix minutes d'attente, le Manchot vit revenir le médecin. Il monta dans sa voiture, la remit en marche, sans dire un seul mot.

Prenant brusquement une décision, il stationna l'automobile sur l'accotement, regarda de chaque côté du chemin pour s'assurer qu'il n'y avait aucun curieux, puis s'adressa au Manchot :

– J'ai l'impression que vous avez enquêté sur moi, n'est-ce pas ?

Le détective esquissa un sourire mais ne répondit pas, laissant son interlocuteur dans le doute.

– Donc, vous savez que je suis également

coroner. Quand il y a une mort accidentelle, je puis juger par moi-même s'il doit y avoir enquête policière ou pas.

Le Manchot ignorait tout sur le docteur Boudrias et en l'espace de quelques secondes, en le laissant parler, il avait appris beaucoup plus qu'après un long interrogatoire.

– Je ne vous accuse d'absolument rien, docteur. Je ne connais personne dans ce village. Cependant, on n'empêche jamais les mauvaises langues de lancer leur venin.

– S'il fallait écouter tout ce qu'on raconte. Les gens parlent sans savoir. Moi, j'ai toujours agi pour le bien de tous.

Enfin, le docteur Boudrias demanda :

– On a fait allusion à la mort de Denise la rousse. J'ai deviné juste ?

– On m'en a touché un mot, en effet, mentit le Manchot.

– Et qu'est-ce qu'on vous a dit ?

Le détective répondit sans hésitation :

– Je ne porte aucune attention à tous les qu’entendra-t-on, docteur. Concernant cette affaire, je préfère de beaucoup obtenir votre version. Si à titre de coroner, vous avez décidé de ne pas pousser l’enquête plus loin...

– Pour le bien de tous, fit le docteur en se répétant. Tout d’abord, rien ne prouvait qu’il ne s’agissait pas d’une mort accidentelle, peut-être, mais tout à fait normale.

Le Manchot voulait absolument en savoir plus long.

– Parlez-moi de cette Denise la rousse. Le curé Lanthier, contrairement à ses paroissiens, craint de trop en dire. Il préfère donc se taire. Quant aux autres versions de cette affaire ténébreuse, je préfère ne pas m’y fier.

Le détective choisissait chacun de ses mots. Il ne fallait pas que le médecin se doute de son ignorance.

– Denise Fournel, c’était son nom véritable, mais rares étaient les personnes qui savaient son nom de famille, on l’appelait toujours Denise la

rousse. Elle était venue ici pour travailler. On l'a engagée à l'hôtel comme fille de chambre. Comme elle était jolie, bien tournée, qu'elle portait des décolletés qui attiraient les regards de tous les hommes, Vézina, notre hôtelier, a compris qu'il ferait des affaires d'or s'il la faisait travailler dans son petit bar. C'est là que la Denise a eu l'occasion de rencontrer bien des hommes.

Le docteur chercha à excuser les citoyens de sa petite ville.

– Les hommes d'ici ont toujours travaillé, soit dans les bois, soit sur des fermes. Ils ne rencontraient jamais d'étrangères. Lorsqu'ils se rendaient dans les grandes villes comme Québec ou Montréal, c'était avec leur épouse, leur famille. Enfin, dans un petit village, si une femme mène une vie scandaleuse, cela se sait immédiatement et on la juge rapidement. Denise aguichait tous les hommes et plusieurs ont perdu la tête. On est toujours attiré par l'aventure.

Le Manchot l'interrompt :

– Cette fille n'était qu'une prostituée ?

– Non, je ne puis dire ça. Elle acceptait de sortir avec des hommes mariés, avec des garçons également, mais elle ne demandait pas un sou. Elle était plus habile que ça.

– Que voulez-vous dire ?

– Je vais vous donner un exemple. Cléophas Tremblay a toujours aimé les femmes. Il fut, longtemps, une sorte de don Juan dans le village. Sa femme est fort jalouse, elle lui faisait des colères terribles, mais Cléophas continuait à flirter avec les épouses des autres. A-t-il eu des aventures avec des femmes du village ? Possible, mais cela ne s'est pas su. Quand Denise s'est intéressée à lui, il est devenu comme fou, il se croyait irrésistible. Son aventure avec la serveuse aurait pu demeurer secrète, mais Cléophas s'est querellé avec un ou deux types du village. Bien des personnes savaient que le soir, pendant que madame Tremblay dormait, il sortait par la porte arrière de sa maison et allait retrouver la belle Denise à l'hôtel, dans sa chambre. Il revenait chez lui au petit matin. Si madame Tremblay s'en est douté, elle n'en a jamais discuté avec son

époux. C'est Cléophas lui-même qui est venu tout me raconter. Il m'a emprunté cinq cents dollars.

– Pourquoi ?

– Je dois vous dire que c'est madame Tremblay qui administre le budget de la maison. Elle donne quelques dollars à son mari, pour ses dépenses et il garde ce que lui rapportent certains petits travaux de menuiserie, mais c'est tout. Cléophas avait besoin de cet argent pour le remettre à Denise la rousse.

– Du chantage ?

Le médecin hocha la tête :

– Presque ça. Elle avait raconté à Cléophas qu'elle avait besoin d'argent pour sa mère malade, qu'elle devait se vêtir, que son salaire était insuffisant mais que s'il lui donnait cinq cents dollars, ça la tirerait d'embaras. Au début, Cléophas n'a pas voulu verser un sou. « Heureusement que je ne suis pas méchante, lui avait alors dit Denise, si je l'étais, j'irais causer avec ta femme. Elle saurait que tu es un coureur de jupons. Une femme, pour apprendre la vérité,

toute la vérité sur la conduite de son mari, n'hésite pas à verser cinq cents dollars. » C'est à peu près le langage qu'elle avait tenu à Cléophas. Je lui ai avancé l'argent et il a payé. Ça, c'est un exemple. Combien d'hommes Denise a-t-elle fait chanter de la sorte ? Cléophas ne devait pas être le seul. Bientôt, dans le village, on se mit à salir la réputation de la fille. Denise se moquait de tout ça. Même le curé est intervenu. Il aurait voulu la voir quitter la ville, mais elle a refusé. Des femmes se sont même battues avec elle. Quand Denise avait bu, elle prenait un malin plaisir à raconter ses aventures. Un matin, Vézina crut qu'elle avait quitté le village. Une chose était certaine, elle n'avait pas passé la nuit à l'hôtel. Le soir, elle ne rentra pas pour son travail. Deux jours passèrent, puis on me fit demander à la carrière, à deux milles du village. On venait de trouver Denise, noyée.

Le Manchot, surpris, demanda :

– Et il n'y a pas eu d'enquête policière ?

– Non. J'ai appris que souvent, le soir, Denise allait se promener avec ses amoureux, dans ce

coin peu fréquenté. La carrière, c'est un endroit dangereux, vous savez. La nuit, quelqu'un qui ne connaît pas la région, peut tomber dans ce trou profond. Quelqu'un qui a trop bu également. J'ai fait ma petite enquête. Le jour de sa disparition, Denise avait bu passablement. Vézina était en colère contre elle, elle travaillait mal. Il lui a ordonné d'aller se reposer, ajoutant que c'était le dernier avertissement. Denise, au lieu d'aller se coucher, a décidé de se promener, affirmant que l'air lui ferait du bien. C'est la dernière fois qu'elle fut vue dans le village. J'en ai conclu qu'elle s'était dirigée vers la carrière, qu'elle était trop ivre pour se guider et qu'elle était tombée à l'eau.

Le détective cependant déclara :

– Cette mort pouvait être un meurtre, docteur.

– C'est possible, mais comment le prouver ?

Tous les villageois étaient heureux du dénouement de cette affaire. Si j'avais prévenu la police, des scandales auraient sans doute éclaté, des réputations salies, mais on n'aurait pas découvert la vérité. J'ai entendu les vieux du

village déclarer : « Si quelqu'un a poussé la Denise dans le trou, on devrait décerner une médaille d'honneur à cette personne-là. » Alors, j'ai compris que pour le bien de tous ceux qui habitent ici, la meilleure solution était de rendre un verdict de mort accidentelle. Le curé célébra une basse messe, quelques personnes seulement assistèrent aux funérailles et on a enterré Denise dans le coin le plus éloigné du cimetière. La paix était revenue à Joliville.

Le docteur arrêta de parler, jeta un coup d'œil à sa montre et remit le moteur de sa voiture en marche.

– Faut que je rentre au village le plus tôt possible. J'ai trois autres malades à voir. Ma journée est loin d'être terminée.

Chemin faisant, le Manchot demanda :

– C'est le seul cas de mort suspecte que vous n'avez pas rapporté, docteur ?

– Vous croyez que j'aurais dû le faire ?

– Je n'ai pas à vous juger. Je vous demande si c'est le seul cas.

Le médecin approuva, de la tête.

– À ma connaissance, il n’y en a pas d’autres. Mais vous êtes détective depuis plusieurs années, n’est-ce pas ? On dit que le crime parfait n’existe pas, mais moi, je ne suis pas du tout de cet avis. Le crime parfait peut exister. Puisqu’il est parfait, comment peut-on prouver qu’il y a eu crime ? L’an dernier, un jeune couple est allé à la pêche, dans un lac, près d’ici. Le mari est arrivé dans un camp en criant comme un fou. L’embarcation avait chaviré, sa jeune femme ne savait pas nager. Il a tout fait pour la sauver mais ce n’est que plusieurs heures plus tard qu’on retrouva son corps. Tous les gens savaient que ces jeunes mariés s’adoraient. Pourtant, une compagnie d’assurances sur la vie a mené une enquête approfondie. Le couple possédait des assurances sur leur vie avec double indemnité en cas de mort accidentelle. On n’a payé le mari que plusieurs mois après la mort de son épouse. Une somme de vingt-cinq mille dollars. Je suis assuré qu’il s’est agi d’un accident. Mais si ce n’était pas le cas, monsieur Dumont, comment le saurions-nous ? Il n’y a eu aucun témoin. Le mari a failli se noyer

en cherchant à sauver son épouse. Mais il est quand même possible qu'il ait fait chavirer la barque intentionnellement. Ce serait un crime parfait. Il peut exister d'autres cas du genre.

Le Manhot approuva.

– Je suis d'accord avec vous, mais la vérité, la plupart du temps, finit par éclater. Parfois, ça prend des mois, des années, puis une personne qui a vu quelque chose se souvient et parle... ou encore, un coupable, rongé par le remords décide de tout avouer.

On était déjà rendu au village.

– Vous croyez que c'est le cas présentement ?

– Oui. Un coupable n'en peut plus. Mais il croit que, s'il obtient l'absolution d'un prêtre, il retrouvera la paix. Il ne veut pas se confesser au curé, il le connaît trop. L'abbé Gauthier est de passage dans la paroisse. C'est donc à lui qu'il avouera sa faute. Mais quand l'abbé Gauthier refuse l'absolution à ce pénitent, c'est la goutte qui fait déborder le vase. Il ne sait plus ce qu'il fait, perd la raison et tire sur le jeune prêtre. Où

s'arrêtera cette folie ? L'homme, car c'en est un, a tenté de pénétrer dans la chambre de l'abbé Gauthier au presbytère. Donc, il n'a pas réussi à chasser cette obsession de tuer. Mettez-vous à sa place, docteur. Le village est en ébullition. On crie que le curé a perdu la tête, qu'il n'y a plus de secret de confession. On réunit le conseil, tout le monde parle de cette affaire. Notre criminel doit être dans tous ses états.

– Je vous descends au presbytère ? demanda le docteur en faisant ralentir son véhicule.

– Oui.

Les deux hommes se serrèrent la main.

– J'espère, monsieur Dumont, que vous ne m'avez pas mal jugé. Dans l'affaire de Denise la rousse, j'ai fait ce que j'ai cru être mon devoir. Mais je suis content de vous avoir tout raconté.

Lorsque le Manchot fut descendu de voiture, le médecin démarra. Son devoir l'appelait. Tout songeur, le détective entra au presbytère. Fernande apparut au bout du long corridor.

– Ah, c'est vous, monsieur Dumont ?

– Oui, ma mère est-elle revenue ?

– Non, je ne l’ai pas vue. Le souper sera prêt dans une quinzaine de minutes. J’espère qu’elle n’arrivera pas trop tard.

– Vous lui avez donné l’heure des repas ?

– Oui, je l’ai prévenue, fit la grosse ménagère.

Le Manchot demanda :

– Savez-vous si monsieur le curé est occupé ?

– Il est dans son bureau. Il y a un couple avec lui, des jeunes qui désirent se marier. À mon avis, il en a pour plusieurs minutes.

La ménagère se dirigea vers la cuisine et le Manchot la suivit.

– Comment se porte l’abbé Gauthier ?

– Bien. Il se repose. Le docteur doit passer le soir. J’ai bien peur que ce ne soit que durant la soirée. Il a eu une grosse journée, ce brave docteur.

Le détective s’assit sur une des chaises qui entouraient la longue table de noyer.

– Vous permettez que je vous tienne

compagnie ? Je déteste être seul.

La grosse femme se mit à rire.

– Ne me dites pas que vous êtes comme moi. Quand j'ai pas de compagnie, quand il n'y a personne à qui parler, je trouve le temps long. Je me demande comment des hommes, comme l'abbé Gauthier, peuvent passer des heures dans leur chambre, seuls, à méditer. La méditation, c'est peut-être bien beau, mais moi, je trouve ça plate à mort.

Fernande était d'un naturel gai. Elle avait son franc-parler et ne cachait jamais sa pensée.

– Je suppose que monsieur le curé a eu des nouvelles de l'assemblée qui s'est tenue à la salle paroissiale ?

– C'est probable car le maire est venu le voir. Il a passé un bon quart d'heure avec lui. Il paraît que tout est arrangé. On était tout mélangé dans cette histoire de secret de la confession. Remarquez que moi, je ne sais pas grand-chose. C'est Léona qui m'a raconté ça, au téléphone. J'étais pas dans la salle quand le maire a tout

expliqué. Pauvre abbé Gauthier, dire qu'il aurait pu mourir dans le confessionnal sans qu'on s'en aperçoive. Heureusement que monsieur le curé est allé voir ce qui se passait, autrement, il aurait saigné jusqu'au bout de son sang.

Tout en parlant, elle maniait ses casseroles en préparant la nourriture du soir.

Le Manchot n'avait pas besoin de dire un seul mot. Elle alimentait elle-même la conversation.

– Une chose est certaine, monsieur Dumont, ça a mis de la vie dans le village. Ici, c'est ennuyant, il ne se passe jamais rien.

Le détective glissa la main dans sa poche et sortit un cigare.

– Ça ne vous dérange pas si je fume ?

– Pas du tout, monsieur le curé doit fumer trois ou quatre cigares par jour. J'ai dû m'habituer. Au début, ce fut difficile, faut vous dire qu'avant de me faire engager ici...

Le Manchot fit mine de s'étouffer dès la première bouffée et, pour réussir à la faire taire, il lui demanda un peu d'eau. Pendant qu'elle le

servait, il lui vola la parole.

– Pour en revenir à notre conversation de tantôt, si c'est ennuyant dans le village, comme vous dites, ça n'a pas toujours été comme ça. Je pense au temps où Denise la rousse habitait ici.

La ménagère se retourna brusquement.

– Ne me parlez pas de cette fille de rien. S'il y en a une qui a mis le trouble dans les ménages, c'est bien elle.

Elle tendit le verre d'eau au détective. Robert Dumont n'avait plus qu'à la laisser parler, il en apprendrait beaucoup sur cette étrange fille et sa mystérieuse disparition.

– Buvez ça lentement, fit la grosse femme. Ne me dites pas que vous avez connu Denise la rousse ?

Elle ne lui donna pas la chance de répondre.

– Mon défunt Oscar et moi, si on a eu notre véritable première querelle de ménage, c'est à cause d'elle. Il ne buvait pratiquement pas, mon Oscar, mais quand cette fille s'est mise à travailler au bar, où les hommes pouvaient

admirer son nombril par ses décolletés, il a commencé à fréquenter l'hôtel. Il y passait souvent de grandes soirées. C'est Aline Beauchemin qui m'a mise sur mes gardes. Moi, j'avais entendu parler de Denise, comme ça, mais j'ignorais qu'elle couchait avec tous les hommes, ou presque.

Le Manchot réussit à placer une question :

– Ne me dites pas qu'il vous a trompée avec cette fille ?

– J'en ai jamais eu la preuve. Mais après qu'Aline m'eut prévenue, j'ai surveillé Oscar, sans me faire voir. Un soir, il passait onze heures, il est sorti du bar. Moi, je croyais qu'il allait revenir à la maison. Mais non, je le vois enfourcher son bicycle et prendre le chemin de la campagne. J'allais rentrer lorsque j'aperçois la Denise sortir de l'hôtel. Elle aussi, elle avait une bicyclette et elle a pris le même chemin... la route qui mène à la carrière. Ce soir-là, Oscar n'est revenu qu'à une heure du matin, moi, je ne dormais pas. Je lui ai demandé ce qu'il avait fait. Il me répond comme ça : « J'ai passé la soirée à

l'hôtel, on a joué une petite partie de cartes ». Le menteur ! Alors, j'ai fait comme si je savais tout. Je lui ai dit que je l'avais suivi à la carrière, que j'avais vu arriver Denise. J'ai pas eu le temps de terminer mon histoire. Oscar s'est enragé bien noir, me traitant de tous les noms, disant que je n'avais plus confiance en lui. S'il avait rencontré Denise à la carrière, c'était par hasard. Il venait d'avouer, monsieur Dumont. J'ai presque tout brisé dans la maison. C'est d'ailleurs la seule fois où Oscar m'a frappée. Remarquez que je lui ai pardonné. Il voulait me calmer. En tout cas, on a bien failli se séparer à tout jamais.

Le téléphone sonna et elle dut sortir de la cuisine pour aller répondre. Lorsqu'elle revint, le Manchot s'empressa de la questionner.

– Cette fille a causé beaucoup d'autres querelles de ménage, n'est-ce pas ?

– À qui le dites-vous ! Jérôme Poitras, il n'était pas maire dans le temps, il a vu sa femme le quitter pour aller vivre un mois chez ses parents. Cléophas Tremblay et son épouse se sont tirés aux cheveux en pleine rue principale. Le

barbier, Rémi Nantel, a été mis au cachot pour une nuit. Il avait trop bu et s'était promené presque nu dans le village, disant qu'il avait fait l'amour avec la Denise. Un vrai scandale. Heureusement que sa femme, Germaine, était morte depuis six mois. Elle aurait pu mourir sur le coup si elle avait eu connaissance de ça. Aline Beauchemin et cette fille de rien se sont battues, juste devant l'hôtel. Aline n'est pas grande, mais elle est raide et au début elle a eu le dessus. Denise était bien bâtie, pas trop grassette, juste assez ; une fois la surprise passée, elle a réussi à renverser Aline. Les deux femmes se frappaient devant tout le monde.

– Personne ne les a séparées ?

– Il faut vous dire qu'Aline n'est pas très aimée dans le village. Elle jase trop. Quand le monde s'est rendu compte que Denise prenait le dessus, on l'a laissée faire. Aline s'est fait arracher sa robe, elle criait comme une possédée. Si monsieur le curé n'était pas intervenu, je crois que Denise l'aurait complètement déshabillée.

– Mais pourquoi Aline lui en voulait-elle ? À

ce que je sache, mademoiselle Beauchemin n'est pas mariée ?

– Non, mais c'est à cause de son frère, Gustave.

Fernande commença à dresser sa table. Elle demanda au Manchot de s'asseoir dans la chaise berçante du curé et une fois le détective installé, elle poursuivit son récit.

– Gustave, c'est le gars le plus tranquille du village, faut dire qu'il est passablement paresseux. Il ne parle jamais, ne sort pas, mais Denise lui était tombée dans l'œil. Il allait faire son petit tour, tous les soirs, au bar. On les voyait souvent ensemble. Un soir, Gustave a eu le malheur de dire qu'il songeait à se marier avec Denise. Imaginez la colère d'Aline ; son frère épouser une fille de rien. Gustave croyait qu'une fois mariée, Denise deviendrait plus rangée, serait une bonne épouse. Comme Aline Beauchemin ne pouvait faire entendre raison à son frère, elle s'en est pris à Denise la rousse.

Le Manchot fit signe à la ménagère de lui apporter le cendrier qu'il avait laissé sur le coin

de la table. Elle se tut l'espace d'une seconde, le temps suffisant pour permettre au détective de placer quelques mots.

– Donc, Denise la rousse était détestée de tout le monde ?

– Pas des hommes, c'est sûr, malgré que ça se battait pour savoir qui sortirait avec elle. Si je vous disais que cette fille-là a failli briser au moins cinq ou six ménages et que si elle n'était pas morte, monsieur le curé aurait pris les grands moyens pour la faire chasser du village...

On sonna à la porte. Fernande dut aller ouvrir. Elle revint, accompagnée de Corinne, la mère du détective.

– Montons à nos chambres, maman, j'ai à vous parler.

Fernande risqua :

– Vous pouvez parler devant moi, vous savez. Ce qui se dit ici, au presbytère, ça ne sort pas de ces quatre murs.

– Je veux faire un peu de toilette avant de manger, dit Corinne en souriant. Mon fils me

connaît, il l'avait deviné, n'est-ce pas, Robert ?

– Exactement, maman.

Le Manchot conduisit sa mère à sa chambre, ferma la porte, la fit asseoir sur le lit, mit un doigt sur sa bouche et sur le bout des pieds, il retourna à la porte qu'il ouvrit brusquement.

Fernande poussa un cri.

– Mon Dieu que vous m'avez fait peur, monsieur Dumont. Je voulais offrir à madame votre mère des serviettes, des débarbouillettes... quand on se lave, pas vrai. J'allais à sa chambre quand j'ai aperçu quelque chose qui brillait sur le tapis. Je me suis penchée pour ramasser cet objet et vous avez ouvert. Surtout, n'allez pas croire que j'écoute aux portes, j'ai bien d'autres chats à fouetter. Alors, si vous avez besoin de serviettes...

– Oui, madame, nous savons qu'il y en a dans la grande armoire, au bout du corridor, merci bien. Nous descendrons dans quelques minutes.

Le Manchot referma la porte.

– Surtout, parlons à voix basse, recommanda-

t-il à sa mère. Alors, vous avez pu retrouver Aline ?

– Non. J’ai questionné plusieurs personnes. Je suis allée chez le marchand général, à l’église, chez la coiffeuse, à la pharmacie. On ne l’a pas vue. Je suis retournée voir Gustave. Il commence à être inquiet pour sa sœur. Enfin, il y a son chapeau !

– Qu’est-ce qu’il a son chapeau ?

– Les parents ont beau défendre aux enfants d’aller jouer près de la carrière, ils s’y rendent quand même. Eh bien, un enfant a trouvé le chapeau d’Aline flottant sur l’eau. Il a réussi à l’attraper avec une branche.

Il y eut un long silence. Le Manchot et sa mère n’osaient pas divulguer le fond de leur pensée.

Mais tous les deux étaient persuadés qu’Aline Beauchemin avait commis une bêtise irréparable en allant rencontrer celui qui avait fait feu sur l’abbé Gauthier.

– Elle en savait trop long, Robert, murmura Corinne, beaucoup trop long.

Le Manchot se dirigea rapidement vers la porte.

– Je vais voir le curé tout de suite.

VI

Recherches

Avant de franchir la porte, le détective se tourna vers sa mère.

– S’il vous plaît, maman, pourriez-vous aller tenir compagnie à Fernande ? Parlez-lui de n’importe quoi, mais pas d’Aline Beauchemin ni de ce qui s’est passé dans le confessionnal.

– Compte sur moi. Je descends dans une seconde.

Le détective se dirigea vers la porte du bureau du curé. Il frappa et sans attendre, il ouvrit et entra.

– Oh, excusez-moi, je croyais que vous étiez seul, monsieur le curé et ce que j’ai à vous dire est excessivement important...

Le jeune homme qui était assis, face au

bureau, se leva.

– Nous partions justement, monsieur.

– Ne vous dérangez pas pour moi, dit le détective en rebroussant chemin. Je vous attends dans le petit salon.

Et il sortit de la pièce.

À peine deux minutes plus tard, le curé le faisait entrer dans son bureau.

– Je m’excuse d’avoir pris les grands moyens, monsieur le curé, mais il fallait que je vous parle tout de suite.

– Que se passe-t-il ?

– Tout d’abord, l’abbé Gauthier est passablement rétabli à ce qu’on m’a dit ?

– Oui. J’ai eu toutes les peines du monde à le garder au presbytère. Il est dans sa chambre présentement.

– Demandez-lui de venir, ce serait mieux. Le curé Lanthier esquissa un sourire.

– Les gens ont crié à la folle dépense quand j’ai modernisé le presbytère, dit-il. Mais si vous

saviez comme c'est utile.

Il appuya sur un bouton et parla dans un petit appareil de forme carrée placé sur son bureau.

– Gauthier, voulez-vous venir à mon bureau, s'il vous plaît, tout de suite.

Le curé Lanthier demanda au Manchot.

– Ne me dites pas qu'un autre drame est survenu ?

– J'en ai bien peur.

On frappa à la porte et l'abbé Gauthier entra. Il serra la main du Manchot.

– Je suis content de voir que ça va beaucoup mieux, dit le détective.

– Si le docteur peut venir m'enlever ce pansement, je pourrai sortir. J'espère, monsieur Dumont, que vous ne lui avez pas demandé de m'envoyer à l'hôpital.

– J'ai causé avec le médecin assez longuement, mais je n'ai pas eu le temps de lui parler de votre cas. Je crois qu'au presbytère, vous êtes en sécurité.

Le curé retourna derrière son bureau et les deux hommes prirent place dans les fauteuils qui lui faisaient face.

– Je vous écoute, monsieur Dumont.

– Tout d’abord, Fernande m’a appris que monsieur le maire vous avait rendu visite. Il a dû vous raconter ce qui s’est passé à la salle de l’école ?

– Jérôme est venu avec deux de ses conseillers. L’abbé Gauthier a assisté à la rencontre. J’ai appris qu’il avait réussi à calmer les esprits grâce à votre intervention.

– Il vous a dit que maman m’avait empêché de parler aux villageois ?

– Hélas ! Mais je suis certain que madame votre mère ne voulait pas causer d’ennuis.

Le Manchot avoua :

– J’admets qu’elle a eu raison d’agir de cette façon. La nouvelle qu’elle m’a apprise concernant Aline Beauchemin avait son importance.

L’abbé Gauthier demanda :

– Avez-vous pu interroger cette vieille fille ?

– Non, malheureusement. Aline, selon maman, n'avait qu'une idée en tête. Rencontrer l'homme qui vous avait blessé, monsieur l'abbé. Elle le connaît, elle a réussi à l'identifier mais n'a pas voulu dire qui il est.

Le curé Lanthier murmura :

– Ce serait bien la première fois qu'elle garde un secret.

– Et ce secret, conclut le Manhot, elle l'a probablement emporté dans la tombe ! Les deux prêtres sursautèrent :

– Quoi ? fit le curé en se levant.

– Lui est-il arrivé quelque chose ? demanda nerveusement l'abbé Gauthier.

Le Manhot se leva.

– J'en ai bien peur. Il ne faut jamais tirer de conclusions trop hâtives, mais cette fois, les faits parlent par eux-mêmes. Maman a fait tout le village. Aline n'a été vue nulle part. Des enfants ont retrouvé son chapeau, flottant sur l'eau, à la carrière.

Il y eut un long silence que personne ne semblait vouloir troubler.

– La carrière, dit enfin le détective, là où une fille qui n'avait pas une bonne réputation s'est noyée il y a quelques mois. Une mort mystérieuse que le docteur Boudrias n'a pas voulu qu'on éclaire.

– Vous croyez que... enfin, selon vous, mademoiselle Beauchemin...

– A donné rendez-vous à l'assassin, répondit le Manchot au curé. Ils se sont rencontrés à la carrière, là où cet homme a commis son premier meurtre. Vous pouvez deviner le reste.

L'abbé Gauthier se leva à son tour.

– Il faut absolument fouiller ce trou. On s'inquiète peut-être inutilement.

Le Manchot l'approuva.

– Il est plus que temps que les autorités s'occupent de cette affaire. On vous blâmera, monsieur le curé, de ne pas avoir rapporté l'incident de l'église.

Lentement, le curé Lanthier reprit place à son

fauteuil.

– Messieurs, dit-il avec un calme étonnant, il ne faut jamais précipiter les événements. Je connais bien Aline Beauchemin, mieux que vous deux. Elle adore se rendre intéressante, faire parler d'elle.

– Que voulez-vous dire ?

– Je ne suis pas du tout certain qu'elle ait dit la vérité à madame votre mère. Moi, j'étais dans le jardin et je voyais très bien l'église de cet endroit. Je n'ai pas du tout aperçu Aline.

– Elle pouvait facilement se cacher, dit l'abbé.

– Possible. Mais quand je l'ai chassée de l'église, elle est partie en furie. Je connais ses réactions. Elle a dû retourner chez elle et tout de suite saisir le téléphone pour raconter la chose à ses bonnes amies.

L'abbé Gauthier lui coupa la parole.

– Aline Beauchemin adore savoir tout ce qui se passe. Vous pensez qu'elle vous a cru quand vous lui avez dit qu'il y avait du ménage à faire dans l'église ? Vous avez piqué sa curiosité.

Qu'elle soit restée cachée dans le coin ne serait pas du tout surprenant.

Le Manchot se pencha sur le bureau du curé.

– Nous sommes là à discuter inutilement. Il faut passer à l'action.

– Calmez-vous, monsieur Dumont. Vous voulez que l'on prévienne les autorités ? Que feront les policiers ? Ils ne pourront commencer à fouiller le fond de la carrière avant demain. Dans moins d'une heure, il fera trop sombre. Il faut l'équipement nécessaire pour les plongeurs, il faudrait un éclairage suffisant pour fouiller durant la nuit. Les policiers n'ont pas tout ça sous la main à Forestville. Donc, d'ici demain, il n'y a qu'à attendre. Si Aline Beauchemin, pour susciter l'attention, a menti à votre mère et a décidé de se cacher quelque part, elle retournera chez elle d'ici la nuit. Si par contre, demain, elle n'est pas rentrée, je préviendrai les autorités.

Le Manchot et l'abbé Gauthier se regardèrent. La proposition du curé était pleine de logique.

– Mais en attendant, s'écria le jeune prêtre,

qu'est-ce que nous allons faire ? Nous croiser les bras ? Attendre que ce maniaque qui ne songe qu'à tuer, passe de nouveau à l'action ?

Ce fut le détective qui répondit.

– Il y a bien des points que je veux éclaircir. Le nom de Denise la rousse vous dit quelque chose, monsieur l'abbé ?

– J'ai vaguement entendu parler d'elle, c'est tout, répondit Gauthier.

– Cette fille a été assassinée, conclut le Manchot. Le docteur Boudrias en est persuadé, même s'il ne veut pas l'avouer. On a classé l'affaire parce que tout le monde fut soulagé par la disparition de Denise, n'est-ce pas, monsieur le curé ?

– Sa mort a évidemment ramené la paix dans le village, répondit le curé Lanthier. Mais de là à conclure que ce fut un meurtre, nous n'en avons aucune preuve.

– Si seulement le pénitent vous avait donné un nom, monsieur l'abbé.

Le Manchot s'était retourné vers le jeune

prêtre. Ce dernier répliqua :

– J’ai déjà beaucoup trop parlé, sans le vouloir. Mais je puis jurer qu’il n’a dit aucun nom. Cependant, s’il l’avait fait, s’il avait nommé sa victime, je garderais le secret.

On frappa à la porte.

L’abbé Gauthier alla ouvrir.

– Dites à monsieur le curé que le souper est prêt. Ça va refroidir si vous ne vous attablez pas tout de suite, fit la grosse Fernande.

– Nous y allons immédiatement.

L’abbé Gauthier referma la porte. Le curé Lanthier se leva :

– Pas un mot de tout ça devant Fernande. Craignons de n’importe quoi, mais pas de cette affaire. Elle parle beaucoup trop. Elle n’est pas méchante, le bavardage est l’un de ses rares défauts.

Le Manchot décida :

– Monsieur le curé, j’aimerais que vous convoquiez quelques personnes au presbytère.

– Qui ?

– Le maire, Jérôme Poitras, le barbier, Rémi Nantel, Cléophas Tremblay...

– Mais pourquoi ces hommes ?

– Ce sont des anciens de la place, j’aimerais leur poser des questions. Faites également venir Gustave Beauchemin, il s’inquiète du sort de sa sœur...

L’abbé Gauthier suggéra :

– Il serait plus facile de se rendre chez Beauchemin. Madame Fernande nous surveillera comme un chat guette les souris. Même si elle n’entend rien, elle tirera des conclusions. Tandis que chez les Beauchemin, ce n’est pas Gustave qui parlera.

– Pour ça non, ajouta le curé. Même ouvrir la bouche, c’est trop fatigant pour lui. Allez immédiatement à la cuisine, je vous rejoins aussitôt que j’aurai placé quelques appels.

Durant le repas qui suivit, Fernande tenta à quelques reprises de parler de la ténébreuse affaire, mais chaque fois, on faisait bifurquer la

conversation.

Corinne, la mère du Manchot, s'avoua une aide précieuse. Elle pouvait causer de tout et de rien, rappelant des souvenirs et laissant rarement la parole aux autres.

Une fois le repas terminé, le Manchot put glisser quelques mots à sa mère.

– Je me rends chez les Beauchemin en compagnie des deux prêtres.

– Je vous accompagne.

– Non, maman, vous restez ici, en compagnie de Fernande. Je veux que vous la surveilliez, que vous la protégiez.

Corinne haussa les épaules :

– Tu es ridicule, une petite femme comme moi, protéger une matrone comme elle.

Mais le Manchot était décidé à se faire obéir.

– Il y a un assassin en liberté. Il a déjà essayé d'entrer dans le presbytère. Depuis qu'Aline a dit le connaître, elle est mystérieusement disparue. Je vais vous confier un secret, maman. L'attaque

contre l'abbé Gauthier touche une affaire vieille de deux ans et quelques mois. Une fille du nom de Denise est morte noyée et cette fille avait causé beaucoup de scandales dans le village.

Aussitôt, Corinne parut excessivement intéressée.

– Un meurtre déguisé en accident. C'est bien ça, n'est-ce pas ?

– Possible, maman. Mais tous ceux et celles qui ont eu des démêlés avec cette Denise ou encore, des querelles à cause d'elle, sont probablement en danger. Madame Fernande est du nombre.

– Comment ça ?

– Son mari et elle ont eu une violente querelle à cause de cette fille. Vous pouvez tenter de la faire parler de cette Denise si vous le voulez. Elle semble en savoir long. Surtout, empêchez-la de sortir du presbytère ou encore de téléphoner à qui que ce soit. Ce sont les racontars de toutes les commères qui compliquent cette affaire.

– Bon, puisque tu me confies un travail précis,

j'accepte. Compte sur moi mon garçon. Elle va me dire tout ce qu'elle sait.

Elle se dirigea vers la cuisine et le Manchot l'entendit dire à Fernande :

– Je vais vous aider pour la vaisselle. Oui, oui, j'insiste. Il semble que nous allons passer la soirée ensemble. Ces trois messieurs sortent et il faut garder le presbytère.

L'abbé Gauthier parut.

– Monsieur le curé Lanthier ne tardera pas. Monsieur Beauchemin nous attend, quant au maire, il devait communiquer avec ceux que vous avez nommés.

Le jeune prêtre regarda sa montre.

– Nous étions sur le point de vous rejoindre lorsqu'un visiteur est arrivé. Espérons qu'il ne nous retardera pas trop.

Il s'assit dans un des fauteuils du petit salon qui servait de pièce d'attente au bureau du curé. Le Manchot l'imita.

– Si nous en profitons pour causer un peu de... de ce pénitent qui a failli vous tuer,

monsieur l'abbé.

Gauthier baissa la tête, l'air fort embarrassé.

– Ne craignez rien, ajouta le détective, je ne veux pas vous arracher un secret de confession. Je voudrais que vous me décriviez l'homme.

L'abbé poussa un soupir. La question du Manchot l'apaisait, le soulageait.

– Je ne l'ai pratiquement pas vu. Il fait très sombre dans les confessionnaux, vous savez.

– Il y a pourtant de la lumière ?

– Si, mais du côté du prêtre seulement, celui du pénitent reste dans la pénombre. J'ai remarqué que l'homme portait un chapeau. Il avait la tête penchée. À dire vrai, je n'ai pas tenté de le regarder. Nous sommes toujours très discrets.

– Oui, je sais. Et sa voix ?

– Il la camouflait. Une voix éteinte et légèrement rauque, comme s'il s'efforçait de ne parler que de la gorge.

– Mais à un certain moment, il s'est emporté, n'est-ce pas ?

– Oui. Quand je lui ai refusé l’absolution.

Le Manchot alors lui fit remarquer que lorsqu’on s’emportait, on oubliait de jouer la comédie, le naturel revenait rapidement.

– N’a-t-il pas changé de voix à ce moment ?

– J’étais trop nerveux... non, je ne crois pas. C’est difficile pour moi de me souvenir... et pourtant... maintenant que vous me le faites remarquer, la voix était plus claire, oh, pas longtemps, peut-être un mot ou deux. Tout s’est fait tellement rapidement.

À ce moment précis, la porte du bureau s’ouvrit et le curé parut.

– Voilà, je suis à vous. Allons-y tout de suite avant qu’un autre visiteur n’arrive au presbytère.

Tout en se dirigeant vers la maison des Beauchemin, le détective en profita pour questionner le curé.

– À vous aussi, je veux poser des questions précises concernant cet inconnu. Vous l’avez bien vu ?

– De loin.

– Vous ne l’avez pas reconnu ?

– Non. Il longeait les maisons. Il portait un chapeau, il marchait tête basse. Il avait un veston, des pantalons... c’est tout ce que je puis dire. Même si vous me demandez de spécifier sa taille, je ne pourrais le faire. Il peut être de votre grandeur... ou beaucoup plus petit. Il m’a semblé qu’il marchait courbé, mais je n’en suis pas certain.

Le détective demanda brusquement.

– C’était bien un homme ?

Les deux prêtres se regardèrent.

– Évidemment que c’était un homme, fit le curé.

– Moi, je l’ai vu, ajouta l’abbé Gauthier...

– Vous avez vu une ombre, pas autre chose. Donc, ce pouvait être une femme, portant des vêtements d’homme, vous ne croyez pas ?

Le curé s’écria :

– Mais, je lui ai parlé au téléphone et je peux vous assurer...

– Vous pouvez m’assurer de quoi, monsieur le curé ? Vous avez reconnu la voix ? Vous affirmez que c’était bien celle d’un homme ? Une femme qui parle à voix basse, en se grattant la gorge...

– Évidemment, tout est possible, murmura le curé, mais vous oubliez une chose.

– Quoi donc ?

– Si Aline a dit la vérité, elle a reconnu le pénitent. Moi, je l’ai aperçu de côté, il est possible qu’elle l’ait vu de face. Mais, si comme vous le supposez, c’était une femme portant vêtements d’homme et chapeau cachant la moitié de sa figure, jamais elle n’aurait pu la reconnaître.

Le Manchot dut avouer que le prêtre avait entièrement raison.

– Mais Aline a-t-elle dit la vérité à maman ? Vous avez avoué vous-même que, pour se rendre intéressante, elle pouvait mentir, susciter l’intérêt autour d’elle et se cacher quelque part pour créer le suspense.

– C’est ce que je souhaite. On était rendu chez les Beauchemin. Le grand Gustave vint ouvrir.

– Votre sœur est de retour ?

– Non. Il a fallu que je me fasse à manger seul, c’est-à-dire que j’ai mangé des biscuits et du lait, j’étais pas pour me faire cuire quelque chose. Et puis, il n’y aurait eu personne pour laver la vaisselle. Passez au salon, monsieur le maire vient d’arriver.

Le maire s’empressa de prendre des nouvelles de l’abbé Gauthier.

– Le docteur viendra aussitôt qu’il sera libre, assura le premier magistrat. Cléophas Tremblay ne devrait pas tarder, quant à Rémi, il n’est pas très bien.

Et il expliqua au Manchot que l’ex-barbier était passablement malade.

– Je ne veux pas être prophète de malheur mais, à mon avis, il n’en a pas pour bien longtemps, ajouta le maire.

Le curé sermonna Poitras.

– Allons, Jérôme, ne parle pas au travers de

ton chapeau. Tu n'es pas médecin.

Gustave, de sa voix lente, déclara :

– Moi non plus je suis pas médecin, curé et je sais que Rémi, il a le cancer. C'est Aline qui me l'a dit et elle, elle sait tout.

On sonna à la porte. Cléophas Tremblay parut dans la porte du salon avant même que Gustave ait eu le temps d'aller ouvrir.

Le curé lui présenta le Manchot, puis demanda au détective :

– Devons-nous attendre le docteur ou préférez-vous parler tout de suite ?

– Nous allons tout d'abord les mettre au courant de ce qui se passe présentement.

Le détective attendit que tout le monde fut assis puis il parla de la disparition d'Aline.

Gustave demanda de sa voix lente :

– Vous voulez que je vous donne mon avis ?

– Allez-y.

– Ma sœur, je la connais. Quand vous l'avez mise à la porte de l'église, monsieur le curé, elle

a pu facilement faire le tour et rentrer par le côté, pendant que vous étiez en train de verrouiller l'arrière. Elle a pu se cacher. Ce serait son moindre souci d'agir de cette façon.

Et ce fut le maire qui conclut :

– Cachée dans l'église, elle a pu facilement reconnaître le pénitent et l'identifier.

Le curé s'objecta :

– Mais, une fois l'abbé blessé, elle serait restée là, sans bouger, sachant l'abbé Gauthier en danger de mort ? Allons donc, Aline serait sortie en courant de l'église en criant comme une folle.

Cette fois, ce fut le Manchot qui reprit la parole.

– Le tueur avait certainement un silencieux, autrement, vous auriez entendu le coup de feu, monsieur le curé. Ce que dit monsieur Beauchemin est plein de sens. Sa sœur est cachée dans l'église. Celui qui a tiré sur l'abbé Gauthier sort rapidement. Mademoiselle Aline n'ose pas bouger, elle attend et vous entrez, vous découvrez l'abbé blessé. Elle a pu profiter de ce moment

pour sortir sans être vue. Vous étiez tellement dans tous vos états, vous ne l'avez pas aperçue.

Cléophas, avec son gros bon sens, prit enfin la parole.

– Je vous écoute depuis quelques minutes et je trouve que vous perdez votre temps. Non, laissez-moi parler. Aline est disparue après avoir dit qu'elle irait rencontrer le maniaque qui a tiré sur l'abbé Gauthier. Ça, c'est un fait. Le reste, ce ne sont que des suppositions. Qu'elle se soit cachée n'importe où, ça n'a aucune importance. Elle est disparue et il faut la retrouver.

Le maire demanda la parole.

– Monsieur Dumont déclare que sa mère a questionné plusieurs personnes. On n'a pas vu Aline. Moi, j'ai demandé à Olivier (le chef de police) de mener son enquête. Lui aussi a été incapable de la retrouver. Des enfants ont aperçu le chapeau d'Aline dans la carrière. Demain matin, Olivier va mettre son costume de scaphandre et va fouiller la carrière. Ce ne serait pas la première fois qu'il le ferait. L'an dernier, un enfant s'est noyé à cet endroit, c'est Olivier

qui a repêché le cadavre. C'était lui aussi qui était allé chercher Denise la rousse, il y a deux ans.

À ce moment précis, un homme parut dans la porte du salon. Personne ne l'avait entendu rentrer.

– Tiens, Rémi, s'écria Cléophas Tremblay. On croyait que tu ne viendrais pas.

Le barbier était pâle. Il semblait passablement malade.

– J'attendais la visite d'Henri. Comme il ne venait pas, j'ai téléphoné chez lui. Sa femme m'a appris qu'il était parti pour Forestville et qu'il ne croyait pas revenir ce soir. J'ai pas tout à fait saisi ce qu'elle voulait m'expliquer, mais il paraît que le docteur a décidé de se livrer à la Sûreté du Québec !

Pour une surprise, c'en était toute une.

VII

La police s'en mêle

Le Manchot prit rapidement une décision :

– Puis-je téléphoner ? demanda-t-il à Gustave.

– Oui. Le téléphone est dans la salle à dîner, sur une petite table.

Le paresseux n'était sûrement pas pour se lever de son fauteuil. Le détective se rendit dans la salle à dîner. Le maire voulut le suivre, mais le Manchot l'apercevant lui ordonna de retourner dans le salon.

Il ferma la porte et se mit en communication avec la maison du docteur Boudrias.

– Madame Boudrias ?

– Oui.

– Ici Robert Dumont, le détective privé.

L'épouse du médecin l'interrompit promptement :

– Pouvez-vous bien me dire ce que vous avez fait à mon mari, vous ? J'ai su que vous aviez causé avec lui, cet après-midi. Il est rentré pour le souper, il n'avait pas faim, il s'est enfermé dans son bureau, il a refusé de répondre aux appels. Je devais dire qu'il était absent.

– J'ai su qu'il était parti pour Forestville ?

– Oui. Il est sorti de son bureau et m'a dit comme ça : « Je vais me décharger définitivement la conscience. Je m'en vais à la Sûreté. Je ne sais pas du tout quand je reviendrai. Il est même possible que je ne revienne pas cette nuit. » J'ai voulu savoir pourquoi. Il a simplement répondu : « Faut mettre un terme à l'affaire Denise Fournel. » Et il est parti. Que lui avez-vous dit pour qu'il réagisse de cette façon ? De quoi l'avez-vous accusé ? Si vous êtes venu dans le village pour causer du trouble aux honnêtes gens...

Le Manchot l'arrêta :

– Un instant, madame. Je suppose que vous avez connu cette Denise Fournel ?

– Je n'ai pas à répondre à vos questions. Cette putain est au cimetière et laissez-la reposer en paix. Pourquoi avez-vous rappelé ces souvenirs à mon mari ? J'ai toujours eu confiance en lui. C'est la seule de ses patientes qui a réussi à lui faire perdre la tête. Si vous avez un peu de conscience professionnelle, monsieur le Manchot, empêchez donc mon mari de faire un fou de lui !

Et brusquement, elle coupa la conversation.

« Tiens, tiens, songea le détective. Boudrias ne m'avait pas dit qu'il avait eu une aventure avec cette fille. »

Il retourna au salon et fit part de la nouvelle à ceux qui se trouvaient là.

Le curé n'en croyait pas ses oreilles.

– Vous pensez, Dumont, que le docteur Boudrias a tué Denise Fournel en la poussant dans la carrière ?

Cléophas Tremblay s'écria :

– Pas Henri, je le connais, il n'a pas un brin de

malice, cet homme-là.

– Pourtant, ajouta le maire, ça expliquerait bien des choses. Quand Denise a été trouvée morte, il n’y a pas eu d’enquête. Henri, qui est également coroner, a décidé que c’était un accident. C’est facile pour un coroner de cacher ses propres actes.

Rémi Nantel sursauta :

– Tu n’oserais jamais lui dire ça dans la face, toi, Jérôme. Parce que le docteur est pas de ton parti, tu es prêt à fesser sur lui. Tu étais bien content de voir disparaître Denise toi aussi. On se souvient du trouble qu’elle avait causé dans ton ménage.

Le maire répliqua vertement :

– Parle pas trop, toi, le barbier, t’es pas mieux que les autres. Toi aussi tu as eu des problèmes avec la serveuse. Tu étais bien en maudit parce que Cléophas avait plus de succès que toi auprès d’elle. On sait que tu te fâches facilement... et puis, à part ça, monsieur le curé, un homme qui n’en a que pour quelques mois à vivre, comme

Rémi, ça doit être rongé par les remords, ça veut se confesser, vous pensez pas ?

Si le Manchot n'avait pas retenu le barbier, il aurait sûrement sauté à la face du maire. Les deux hommes semblaient se détester.

Le curé tenta de calmer les esprits.

– Ça ne vous avancera absolument à rien de vous jeter la pierre les uns les autres.

– Monsieur le curé a raison, fit Gustave de sa voix lente. Vous êtes tous des beaux salauds. Vous salissez la mémoire d'une morte, vous la traitez de putain, mais moi, Gustave, je vais vous poser une question. Une fille peut-elle devenir putain si y a pas d'hommes pour faire l'amour avec ? C'est vous autres qui tourniez autour de Denise parce qu'elle était belle, bien faite...

Cléophas ricana :

– On est pas tous des anges comme toi, Gustave. Monsieur était prêt à épouser cette Denise, vous saviez ça, Manchot ? Il serait devenu la risée de tout le village si sa sœur n'était pas intervenue.

Gustave répliqua :

– Non, je ne l’aurais pas mariée, j’suis pas fou, « christ » !

– Gustave, je t’en prie, surveille tes paroles, dit le curé.

– Pardonnez-moi, vous le savez que je sacre jamais. Mais ils m’enragent eux autres.

Rémi Nantel poussa le maire du coude.

– Si Gustave se fâche, ce serait bien un miracle. Oublie pas une chose, Gustave, se quereller, se battre, ça demande de l’énergie. Ça te fatiguerait beaucoup trop.

– Toi, le barbier, ferme ta grande gueule !

Enfin, Gustave se leva.

– Et j’en ai plein le dos, vous êtes pires que ma sœur avec tous ses bavardages. Sacrez-moi votre camp d’ici, tout le monde. Excusez, monsieur le curé, mais je ne veux plus voir personne, c’est clair.

Le maire se mit à rire.

– On blaguait, Gustave, ne te fâche pas.

– Dehors, que je vous dis ! Je veux me reposer. Allez ailleurs pour jacasser sur le dos d'une morte.

Le curé fit signe aux autres.

– Partons, messieurs. Je ne désapprouve pas Gustave. Vous prenez tous un malin plaisir à vous critiquer les uns les autres.

L'abbé Gauthier, qui n'avait pas placé un seul mot, fut le premier à sortir de la maison. Le Manchot l'accompagnait.

– Moi, murmura le jeune prêtre, je n'aimerais pas être attaché à une paroisse comme celle-là.

– Que voulez-vous, monsieur l'abbé, ce n'est pas aujourd'hui que nous pourrons changer le monde. « Manger son prochain », c'est le mets préféré de bien des gens.

Gustave avait rapidement fermé la porte derrière le curé qui était sorti le dernier.

– Moi, je connais Gustave depuis des années, fit Cléophas et ce n'est que la deuxième fois que je le vois s'enrager.

Le Manchot demanda aussitôt :

– La première fois, c'était quand ?

– Quand sa sœur Aline s'est bagarrée avec Denise. Veut, veut pas, Gustave a bien été obligé de s'ouvrir les yeux, de constater que la fille qu'il disait aimer n'était pas celle qu'il pensait. Il était tellement en colère qu'il braillait.

Quelques curieux, qui se promenaient, s'étaient arrêtés face à la maison des Beauchemin.

– Allons, messieurs, ne restons pas ici, il peut se former un attroupement.

Le Manchot attira le curé à part.

– Je m'en vais tout de suite à Forestville, rejoindre le docteur Boudrias.

L'abbé Gauthier, qui avait entendu, proposa :

– Je pourrais vous accompagner. Les policiers voudront sûrement m'interroger, aussi bien le faire là-bas.

C'était une excellente idée. Le curé promit au Manchot de s'occuper de sa mère et surtout de l'empêcher de sortir du presbytère.

On se serra la main. Une fois arrivé près de l'église, l'abbé Gauthier grimpa dans la voiture du Manchot et les deux hommes se dirigèrent immédiatement vers Forestville.

– Je suis content que vous ayez proposé de m'accompagner, monsieur l'abbé. Vous êtes pratiquement étranger à ce village et vous pouvez analyser la situation d'un angle différent, tout comme moi. Pouvez-vous prendre la serviette de cuir qui se trouve sur le siège arrière ? Vous y trouverez, à l'intérieur, une tablette de papier et un stylo. Je vais vous demander de me servir de secrétaire. Nous allons jouer au détective, tous les deux.

Le jeune prêtre avait attiré la serviette à lui. Il prit la tablette à écrire et le stylo.

– Vous savez, moi, les enquêtes policières, je m'y connais peu.

– Vous êtes la principale victime de cette affaire, monsieur l'abbé, ne l'oublions pas.

Le Manchot réfléchit quelques secondes, puis :

– Nous allons dresser la liste des suspects. Je

sais que vous allez sursauter, monsieur l'abbé, mais je n'exclus personne et tout au haut de cette liste...

À la surprise du jeune prêtre, le détective lui demanda :

– Inscrivez le nom du curé Lanthier !

– Quoi ?

– Écrivez. Mobile concernant la mort de Denise Fournel ; cette fille causait le scandale dans sa paroisse, elle avait refusé de quitter le village. Écrivez ça... maintenant, l'attentat contre vous... un prêtre peut avoir des remords... qui nous dit que le curé est bien demeuré dans son jardin, comme il nous l'a dit.

Mais l'abbé Gauthier, tout en écrivant, déclara :

– Il y a une chose que vous oubliez, Manchot. Le pénitent a téléphoné.

– C'est ce que nous a dit le curé. Qui nous prouve que c'est bien vrai ? Vous avez parlé avec cet homme au téléphone ?

– Non, évidemment... mais ça supposerait que

monsieur le curé avait un second revolver et muni d'un silencieux...

– Aujourd'hui, il est facile de se procurer des armes, dit le détective. Quant au silencieux, on dit que l'assassin en avait un car le curé n'a pas entendu le coup de feu. Mais si c'est lui qui a

Le jeune prêtre ne put s'empêcher d'esquisser un sourire.

– Monsieur Dumont, vous me faites écrire ça, mais au fond, vous ne croyez pas le curé coupable. Cet après-midi, il n'est pas sorti du presbytère et selon toutes les apparences, Aline serait allée rencontrer l'assassin.

Le Manchot dut admettre que l'abbé avait raison sur ce point.

– Mais je ne raye pas le nom du curé... du moins pas tout de suite.

En second, le détective fit écrire celui du docteur Boudrias.

– Le mobile pour le premier crime est le même pour tous les suspects. On craignait le scandale que pouvait causer cette fameuse Denise. Le

docteur a l'avantage d'être coroner, c'est un gros point. J'ai bien hâte de savoir ce qu'il est allé raconter aux policiers de la Sûreté.

Le Manchot nomma ensuite Rémi Nantel et Gustave Beauchemin.

– Le barbier s'emporte facilement. C'est un homme condamné, qui n'en a que pour quelques mois à vivre. Avant de mourir, il est normal de vouloir se confesser.

L'abbé Gauthier se prêta au jeu du détective.

– Quant à Gustave Beauchemin, sa réaction m'a bien surpris tantôt. Nous mettre tous à la porte, surtout nous, monsieur le curé et moi, des prêtres, je ne le croyais pas capable d'une telle colère.

Robert Dumont approuva :

– Il nous a prouvé qu'en colère, il était capable de tout. Imaginez la déception de cet homme quand il apprend que sa sœur et la femme qu'il aime se sont battues, que Denise est devenue un objet de scandale...

– Mais de là à tuer, murmura le jeune prêtre.

Et vous oubliez Aline Beauchemin. Pourquoi serait-elle sortie, rencontrer l'assassin, si c'était son propre frère ? Non, ça ne tient pas, monsieur Dumont.

Le détective admirait la logique de Gauthier.

– La disparition d'Aline complique la situation, n'est-ce pas ? Tant que nous n'aurons pas retrouvé cette vieille fille, il sera très difficile de pointer un coupable du doigt, poursuit le prêtre.

– Juste. Maintenant, à votre liste, ajoutez le nom du maire et celui de Cléophas Tremblay. Ceux-là, je les considère moins suspects.

– Pourquoi ? demanda le prêtre.

– Jérôme Poitras, s'il avait été rongé par les remords, ne serait jamais devenu maire. Pour faire de la politique, il faut une conscience très large et l'assassin nous a prouvé que la sienne était loin de l'être. Le coupable est un homme qui fréquente l'église, qui suit les offices religieux et qui a cru se délivrer en avouant sa faute.

– Et pourquoi classez-vous le nom de

Tremblay dans la même catégorie que celle du maire, soit les moins suspects ?

– Déçu par cette Denise, c'est le genre d'homme qui l'aurait oubliée rapidement pour s'intéresser à une autre. Vous ne croyez pas ?

– Vous savez fort bien juger les gens, monsieur Dumont, avoua le prêtre avec un sourire. Malgré son âge, Cléophas Tremblay flirte encore avec toutes les femmes. Aucun mari ne lui fait confiance, je puis vous l'affirmer et on m'a dit qu'il menait une vie beaucoup plus rangée depuis un an. Qu'est-ce que ça devait être avant cela ?

Sur la fameuse liste, le Manchot fit ajouter les noms de la grosse Fernande et de l'épouse du médecin, deux femmes fort jalouses.

Enfin, la voiture arrivait à Forestville. Le prêtre savait où se trouvaient les quartiers généraux de la Sûreté du Québec. Il indiqua la route au détective.

– Je reconnais la voiture du docteur Boudrias, dit le Manchot. Nous n'arrivons pas trop tard.

Le détective demanda à voir l'officier en charge. Il apprit qu'il s'agissait du capitaine Léonard Turenne.

– Il est très occupé présentement. De quoi s'agit-il, messieurs ?

– Le docteur Boudrias, de Joliville, est avec lui, je suppose ?

– Oui.

Le Manchot déclina son identité et présenta l'abbé Gauthier.

– Si vous faites savoir au capitaine que nous sommes ici, je suis persuadé qu'il voudra nous recevoir immédiatement.

L'officier décrocha le récepteur d'un appareil téléphonique, appuya sur un bouton et annonça à son supérieur que le fameux détective privé, le Manchot, désirait le voir.

– De plus, il est accompagné du jeune prêtre qui a failli être tué, selon le docteur.

– Faites-les monter immédiatement.

Le jeune policier raccrocha et fit un signe de la

main.

– Montez au second, c'est la première porte à droite. Je regrette de ne pouvoir vous accompagner, mais nous ne sommes pas nombreux ici et je n'ai pas le droit de quitter mon poste.

En voyant entrer le prêtre dans le bureau du capitaine Turenne, le docteur Boudrias s'écria :

– Mais, qu'est-ce que vous faites ici, l'abbé ? Je vous avais demandé de garder le lit. Vous n'êtes pas du tout raisonnable.

– Je vais beaucoup mieux et je veux que vous m'enleviez ce pansement ridicule autour de la tête.

– Pour ça, il faut d'abord que je vous examine.

Le Manchot en profita pour proposer :

– Si vous le faisiez tout de suite. Je suis persuadé que le capitaine peut mettre un petit bureau à votre disposition.

– Certainement, fit le policier en se levant. Suivez-moi, monsieur l'abbé et vous aussi, docteur.

Le capitaine de police revint au bout de quelques secondes. Il ferma soigneusement la porte de son bureau.

– J’ai tout de suite compris que vous vouliez être seul avec moi, monsieur Dumont.

– En effet. Que vous a raconté le docteur Boudrias ?

– Tout.

– Mais quoi, au juste ?

– Il m’a parlé des événements survenus hier alors qu’un supposé pénitent a tenté de tuer l’abbé Gauthier. Vous croyez à cette histoire, vous ?

– Pourquoi pas ? Le prêtre est blessé, non ?

Mais le capitaine s’empressa d’ajouter.

– Il y a du non-sens dans cette histoire. Un homme, rongé par les remords, veut se confesser, il veut être seul avec un prêtre qu’il connaît à peine. Il me semble qu’il aurait dû lui fixer un rendez-vous ailleurs que dans une église. Comment pouvait-il s’assurer qu’il serait bien seul avec le jeune prêtre ? Une église, c’est grand

et les endroits pour se dissimuler sont nombreux.

– C'est tout ce que vous a dit le docteur ?

– Non. Il m'a raconté qu'il avait eu une longue conversation avec vous et ça l'a fait beaucoup réfléchir. Il m'a avoué qu'à titre de coroner il avait manqué à son devoir, il y a un peu plus de deux ans. Il est prêt à en subir toutes les conséquences.

Le Manchot comprit :

– Il vous a parlé de la mort de Denise Fournel ?

– Oui et il m'a avoué qu'au fond de lui-même, il n'a jamais cru au simple accident. Mais il a préféré, pour le bien de tous, ne pas faire ouvrir une enquête. La décision qu'a prise le docteur de tout avouer, peut être grave de conséquences. Il ne pourra plus être coroner. Il est aussi possible que le ministère de la Justice porte des accusations contre lui.

Robert Dumont garda quelques secondes de silence, puis voyant que le capitaine semblait avoir terminé, il demanda :

– C'est tout ce qu'il a avoué ?

– Mais oui. Me cache-t-il encore quelque chose ?

– Non, non. Je voulais tout simplement m'en assurer. Que comptez-vous faire, capitaine ?

– Je demanderai l'avis de mes supérieurs. Le docteur Boudrias semble aimer les mélodrames. Il est entré ici en disant qu'il se constituait prisonnier.

On frappa à la porte.

– Vous pouvez entrer, dit le capitaine.

Le docteur parut avec l'abbé Gauthier. Ce dernier n'avait plus son pansement à la tête.

– Le pansement n'est plus nécessaire, dit le médecin, mais avec ces cheveux tachés par le sang, ce n'est guère plus agréable à regarder et vous ne pouvez vous laver la tête avant deux ou trois jours.

– Je porterai un chapeau, fit l'abbé avec un sourire. J'en ai vu un vieux dans un placard, au presbytère. Monsieur le curé le met, pour travailler dans son jardin, par les chaudes

jours d'été.

Tout le monde se mit à rire. L'atmosphère était à la détente. Le Manchot félicita le docteur Boudrias.

– Vous avez fait votre devoir.

– Avec deux ans de retard.

Le détective demanda :

– Qu'est-ce qui vous fait croire que la mort de Denise ne fut pas un accident ?

– Jamais on ne se rend seul dans le chemin de la carrière. Les amoureux y vont car ils savent qu'ils ne seront pas dérangés. Les enfants s'y amusent, c'est l'attrait de l'endroit défendu. Si Denise est allée à la carrière, après avoir quitté l'hôtel, je suis certain qu'elle était accompagnée. De plus, elle connaissait fort bien l'endroit, elle y allait souvent. Qu'elle ait commis une erreur, qu'elle ait glissé dans ce trou, semble impossible.

L'abbé Gauthier s'écria soudain :

– Et si cette mort était un suicide ?

– C'est une possibilité, dit le docteur. J'y ai

cru jusqu'à hier. Mais depuis qu'on vous a attaqué, depuis qu'on relie cet attentat à la mort de Denise...

Mais le prêtre insista :

– L'homme qui est venu au confessionnal n'a jamais mentionné le nom de Denise Fournel, ça, je vous l'assure. Nous avons tous supposé ça, mais nous pouvons être dans l'erreur.

C'était possible, le Manchot dut l'admettre, mais il ajouta :

– Cependant, j'ai la conviction que l'assaillant est quelqu'un du village, qu'il a commis un crime, qu'il n'a pas voulu se confesser au curé car ce dernier aurait tout de suite deviné ce dont il s'agissait... il faut que ce soit l'affaire Fournel à moins que...

Le détective se tourna du côté du médecin :

– À moins qu'il y ait eu une autre mort suspecte que vous n'ayez jamais rapportée.

Le docteur bondit :

– Je vous demande pardon. J'ai manqué à mon devoir mais une fois, une seule et c'était...

– Pour le bien de tous, nous le savons, docteur, termina le Manchot. Nous admettons donc que la mort de Denise Fournel a pu être un meurtre et qu’il ne s’est rien passé d’autre du genre à Joliville. Conclusion, les deux affaires se touchent.

Un sergent-détective parut. Jacques Nadeau était également membre du détachement de la Sûreté du Québec.

Il venait de consulter les archives. Les journaux avaient fait mention de la mort de Denise Fournel, noyée à Joliville. On disait qu’elle avait vingt-neuf ans et qu’elle travaillait comme serveuse à l’hôtel du village, c’était tout.

– C’est le sergent qui va se charger de la déposition du docteur Boudrias, dit le capitaine. Puisque, selon vous, les deux affaires se touchent, nous devons interroger monsieur l’abbé. Demain matin, nous enverrons un détachement et on fouillera la carrière. Probablement que le sergent aura à conduire plusieurs interrogatoires.

Mais à la surprise de tous, le Manchot déclara :

– Je ne crois pas que ce soit nécessaire.

– Comment ça ?

– Il se peut que j'éclaircisse ce mystère d'ici demain.

L'abbé Gauthier avait appris à juger rapidement l'attitude des gens. Il savait fort bien que le détective ne blaguait pas.

Par contre, les deux officiers de la Sûreté du Québec semblaient sceptiques.

– Qu'est-ce qui vous a mis sur la piste ? demanda le prêtre.

Le Manchot ne semblait pas vouloir révéler son secret. Il répondit simplement :

– Des accumulations de petits faits, des phrases lancées au hasard au cours des conversations que j'ai eues avec vous, monsieur l'abbé, avec monsieur le curé, une remarque du capitaine, tantôt. Il est possible que je me trompe. Aussi, je préfère en parler au capitaine tout d'abord. Il n'y a qu'une question que j'aimerais poser, à vous docteur ou encore à monsieur l'abbé.

– Allez-y, fit le médecin, je n’ai rien à cacher.

– Pouvez-vous me donner l’horaire des trains qui s’arrêtent à Joliville ?

L’abbé et le médecin se regardèrent. Le jeune prêtre esquissa un sourire.

– C’est sérieux votre question ?

– Certainement. Je n’ai pas du tout le goût de blaguer quand je mène une enquête.

Ce fut le médecin qui répondit.

– Trois trains seulement s’arrêtent à Joliville. Un le matin, en direction du nord. Les deux autres se dirigent vers Forestville, Québec puis Montréal. Il y en a un qui passe aux environs de quatre heures et l’autre à sept heures.

– Aucun train n’apporte le courrier ?

– Non. Le courrier arrive à Forestville et on le transporte à Joliville par camion.

Le capitaine donna des détails supplémentaires.

– Il y a deux trains qui quittent Forestville en direction de l’ouest. Ils partent d’ici. Il y en a un

dans l'avant-midi et un autre à deux heures.

– Merci de tous ces renseignements.

Puis, se tournant vers le sergent Nadeau, il ajouta :

– Sergent, vous pouvez continuer votre enquête. Vous avez encore des questions à poser au docteur et sûrement quelques-unes à monsieur l'abbé.

Le sergent approuva.

– J'en profiterai pour causer avec le capitaine, conclut le détective.

Nadeau comprit que le Manchot voulait demeurer seul avec son supérieur. Il conduisit donc le médecin et le prêtre dans un autre bureau.

Robert Dumont causa longuement avec le capitaine Turenne.

– Ce que vous venez de me raconter, monsieur Dumont semble impossible à croire à première vue. Mais je ne vois pas d'autres solutions, du moins, pour le moment. Je vous donne jusqu'à demain pour tenter d'éclaircir le mystère. De mon côté, je vais faire les recherches que vous me

demandez.

Le capitaine sonna le sergent. Il avait terminé les interrogatoires. Il ramena le médecin et l'abbé Gauthier dans le bureau de son supérieur.

– Docteur, dit le Manchot, je vous conseille de rassurer votre épouse. Elle est inquiète. Dites-lui que vous aviez commis une erreur sur un certificat et que tout est rentré dans l'ordre.

La voix du policier, en poste au rez-de-chaussée, interrompit le Manchot.

– J'ai un appel de Joliville pour monsieur Robert Dumont.

– Merci, fit le capitaine. Nous le prenons.

Il tendit le récepteur de l'appareil téléphonique au détective privé.

– Pour vous.

– Oui, qu'est-ce que c'est ? demanda le Manchot en prenant le récepteur.

Une seconde plus tard, il ajoutait :

– Bonsoir monsieur le curé... oui, oui... quoi ? Vous êtes certain de ça ?... Aucune erreur

possible ?... Vous n'avez pu l'attraper ?... Il me semble que ça ne se peut pas... Non, non, je vous crois... Nous partons tout de suite pour Joliville... ne vous inquiétez pas ; ici tout va bien et nous serons au presbytère dans moins d'une demi-heure.

Le Manchot raccrocha.

– Que se passe-t-il ? demanda le capitaine.

– Oubliez tout ce que je vous ai dit, capitaine.

– Comment ça ?

Robert Dumont alors déclara :

– Monsieur le curé vient de m'apprendre une nouvelle qui ne fait qu'ajouter plus de mystère à l'affaire. Il était à travailler dans son bureau lorsqu'il a entendu un bruit dans le jardin. Il s'est dirigé vers la fenêtre et il a aperçu l'homme.

– Quel homme ? demanda l'abbé Gauthier.

– Le pénitent. Le curé est certain que c'est le même type. Le chapeau, la démarche. Il l'a observé durant quelques secondes, puis il est sorti rapidement du presbytère mais déjà, l'homme avait pris la fuite.

Et il ajouta d'un air déçu :

– Je dois avouer que je m'étais trompé, que j'ai fait erreur sur toute la ligne. Nous partons immédiatement pour Joliville. Le curé Lanthier a peur, il est inquiet. Quant à vous, capitaine, nous vous attendons demain matin à Joliville avec votre équipe, vos plongeurs, enfin tout.

– Je laisse tomber les recherches que vous m'avez demandé de faire ?

Le détective réfléchit, puis décida :

– Non, faites-les quand même. On ne sait jamais, le curé Lanthier a pu se tromper.

Et le Manchot, accompagné du prêtre et du médecin, sortit des bureaux de la Sûreté. Les trois hommes se séparèrent devant la porte. Le docteur Boudrias avait sa propre automobile. L'abbé Gauthier prit place dans la voiture du Manchot. Le détective appuya prestement sur l'accélérateur et l'automobile bondit en direction de Joliville.

VIII

La fin d'un cauchemar

Le curé Lanthier poussa un soupir de soulagement en voyant arriver le Manchot et l'abbé Gauthier.

– Votre mère a décidé de se reposer, elle semblait fatiguée. Fernande était à la cuisine à regarder une émission de télévision et moi je travaillais ici, lorsque j'ai entendu le bruit dans le jardin.

Le curé était persuadé qu'il s'agissait du même homme.

– Il a déjà tenté de pénétrer dans la chambre de l'abbé Gauthier, probablement qu'il désirait répéter sa tentative.

Robert Dumont s'inquiétait de sa mère.

– Avez-vous raconté l'aventure aux deux

femmes ?

– Non, je n’en ai pas touché mot. Aucune d’elles ne m’a vu sortir. Fernande était beaucoup trop accaparée par son émission et votre mère m’a dit qu’elle voulait lire.

Le Manchot décida d’aller jeter un coup d’œil à la chambre de sa mère.

Il frappa discrètement à la porte.

– Qu’est-ce que c’est ? fit la voix de Corinne.

– Moi, votre fils.

– Entre, Robert.

Corinne semblait perdue, toute recroquevillée, dans un très grand fauteuil placé dans un coin de la chambre. Elle tenait un livre à la main. Mais ce qui frappa surtout le Manchot, c’est ce qu’il y avait sur le lit.

– Où avez-vous pris ça ?

– Dans un placard, dans le corridor. Ça doit appartenir à monsieur le curé.

Corinne, sans bouger de son fauteuil, formula quelques explications.

– C’est un vieux chapeau et un veston. Il doit s’en servir pour faire du jardinage. C’est passablement sale, taché de terre. J’avais des pantalons. Je les ai mis, j’ai endossé ce veston et le chapeau et suis allée me promener dans le jardin.

Le Manchot sursauta :

– Quoi ? C’est vous qui...

– Oui, j’ai même lancé une petite pierre dans la vitre du bureau de monsieur le curé. Mais je ne me suis pas attardée, je suis entrée par l’arrière, tout comme j’étais sortie, sans attirer l’attention.

Le détective demanda, surpris :

– Mais pourquoi avez-vous fait ça ?

– Je voulais vérifier quelque chose. J’ai entendu le curé quand il t’a téléphoné. Il a cru que j’étais l’homme de l’église, l’assassin. C’est bien vrai, n’est-ce pas ?

– C’est ce qu’il m’a dit.

Corinne se leva enfin.

– Mon fils, dit-elle, je t’ai dit que ta mère était

capable de résoudre des mystères. Eh bien, je crois savoir ce qui s'est passé. Mais je n'ai aucune preuve.

– J'ignore comment vous avez pu deviner la vérité, mais je crois que nous sommes arrivés, tous les deux, aux mêmes résultats. Nous soupçonnons la même personne. Parlez tout d'abord, ensuite, je vous ferai part de mes déductions.

Corinne raconta comment elle avait découvert la vérité.

– Vous avez fait preuve de beaucoup d'intuition, de perspicacité et de déduction. Moi, j'ai surtout porté attention à certains témoignages. Mais les résultats sont les mêmes. Vous allez m'excuser, il faut absolument que je fasse un appel. Je dois rejoindre le capitaine Turenne. Je lui ai demandé de faire une enquête sur les passagers des trains...

– J'allais te suggérer la même chose.

– Je reviens dans quelques secondes. Il est probable qu'ensuite, nous allons trouver le curé

et l'abbé Gauthier. Il est plus que temps que nous mettions un terme à cette affaire.

Le Manchot se rendit dans le corridor, là où il y avait un téléphone au mur. Il appela la Sûreté du Québec, à Forestville.

– J'aimerais parler au capitaine Turenne. Je suis Robert Dumont.

– Il vient tout juste de sortir, monsieur Dumont. Il attendait votre appel, je crois. Aussi, le sergent-détective a été autorisé à vous parler.

– Passez-le-moi.

Le Manchot lui conta ce que sa mère avait fait.

– Ça résout une partie du mystère, du moins, celui de l'inconnu qui est venu ce soir rôder dans les jardins.

– Mais pourquoi a-t-elle fait ça ?

– Le capitaine vous a fait part de mes déductions ?

– Oui.

– Ma mère soupçonne la même personne, mais pas pour les mêmes raisons. Ses déductions sont

aussi bonnes que les miennes. Le capitaine n'a pas eu le temps de s'informer au sujet des trains ?

– Il s'est justement rendu à la gare et doit interroger quelques employés qui ont fait le voyage de l'après-midi. D'autres malheureusement ont continué leur route jusqu'à Montréal. Si nous avons des nouvelles, nous téléphonerons aussitôt.

Le Manchot raccrocha. Il alla chercher sa mère et tous les deux entrèrent dans le bureau du curé Lanthier. Ce dernier causait avec le jeune prêtre.

– Messieurs, dit le détective, il est plus que temps que vous connaissiez la vérité, du moins ce que nous croyons l'être, maman et moi. Présentement, la Sûreté du Québec est à la recherche de la personne qui a voulu vous tuer, monsieur l'abbé.

Le curé s'écria :

– Mais où cherche-t-on cette personne ? Elle est ici, à Joliville. Je l'ai vue, tantôt, dans le jardin.

Corinne déclara, avec un sourire malicieux sur les lèvres :

– Vous vous trompez, monsieur le curé, c'est moi qui vous ai joué un petit tour. Vous ne m'en voulez pas ?

Le curé n'en croyait pas ses oreilles.

– Comme ça c'est vous qui étiez déguisée et qui...

– Oui, monsieur le curé, répondit le Manchot. Vous l'avez prise pour l'inconnu de l'église. D'ailleurs, rappelez-vous votre description. Vous ne pouviez dire si cette personne était grosse ou délicate, petite ou grande, elle marchait courbée, mais vous n'en étiez pas certain. Vous pensiez que c'était un homme mais quand je vous ai posé la question, vous n'avez pu y répondre avec certitude.

L'abbé Gauthier venait de comprendre :

– La personne qui s'est rendue dans le confessionnal, qui s'est accusée d'un meurtre, c'était une femme ?

– Oui, la seule qui avait un motif valable pour

tuer Denise, la rousse. Celle qu'on avait insultée au plus haut point en la déshabillant en pleine rue. Cette rongeuse de balustres qui voit le mal partout et qui a certainement été dévorée par les remords depuis son crime.

Le curé murmura :

– Aline Beauchemin ?

– Oui, monsieur le curé, reprit le Manchot. C'est le capitaine Turenne qui m'a réellement mis sur la piste. Pourtant, j'ai très peu causé avec lui. Mais il trouvait cette histoire insensée. Un assassin ne donne pas un rendez-vous dans une église où il peut être vu par plusieurs personnes. Une église, c'est grand, m'a dit le capitaine et une personne peut s'y cacher. Et quand on y pense, l'assassin, le pénitent aurait pu, simplement se rendre au presbytère... à moins de bien s'assurer que personne ne se cachait dans l'église. Et alors, j'ai compris. Aline Beauchemin, qui voulait sauver son frère, qui voulait se venger de Denise qui l'avait presque dévêtue en pleine rue. En se servant de son frère, probablement, elle a donné rendez-vous à Denise

à la carrière et n'a eu qu'à la jeter dans le trou. Et après deux ans d'une vie remplie de remords, elle décide de se confesser, de libérer sa conscience. Elle veut être certaine de se confesser à un prêtre qui ne la reconnaîtra pas. Elle change sa voix, téléphone à monsieur le curé et prépare le rendez-vous. Pour être sûre qu'elle sera bien seule avec lui, elle se rend à l'église, inspecte tout et lorsque monsieur le curé arrive, il la met à la porte. Aline sort, faisant mine d'être en colère. Mais elle est certaine qu'on a suivi ses instructions. Elle court chez elle, se déguise, prend un revolver, qui appartient probablement à son frère et se dirige vers l'église. Monsieur le curé la voit de loin, il croit avoir affaire à un homme. Elle se confesse et lorsque l'abbé Gauthier refuse l'absolution, elle perd la tête. Rappelez-vous, monsieur l'abbé, que pendant quelques secondes, le pénitent a oublié de jouer la comédie, il avait une voix plus claire. C'est ce que vous avez dit. Donc, Aline a tiré sur vous et a pris la fuite. Elle retourne chez elle, en proie à un véritable cauchemar. Que doit-elle faire ? Elle apprend que vous n'êtes pas mort. Peut-être ne l'avez-vous pas reconnue. Elle doit

s'en assurer. Cette nuit-là, lorsqu'elle s'est servie de l'échelle pour pénétrer dans votre chambre, il est probable qu'elle ne s'était pas déguisée. Si elle s'était fait prendre, elle aurait pu inventer une excuse.

Le curé s'était levé. Il avait sorti une bouteille de vin d'une armoire et avait empli des verres. Le Manchot accepta le sien avec plaisir et prit une bonne gorgée, puis il put poursuivre.

– Le lendemain, les événements se précipitent. Aline a peur que la vérité éclate. J'arrive au village. Le conseil se réunit. On ne la voit pas, elle n'ose pas sortir. Et voilà que, maman et moi, nous entrons en scène. Maman va la voir, les deux femmes se connaissent. Pour Aline, c'est une chance unique, elle va créer une diversion qui va lui permettre de fuir. Elle raconte à maman qu'elle connaît l'assassin et qu'elle ira le trouver, puis elle se cache. Elle s'est probablement déguisée et je crois qu'elle a pris le train. Personne ne s'est avisé de surveiller la gare à ce moment-là. Mais avant de partir, pour qu'on ne la recherche pas hors du village, Aline a pris le

temps de se rendre à la carrière et d'y lancer son chapeau. À ce moment, Corinne interrompit son fils.

– Moi, c'est ce chapeau qui m'a mise sur la piste. Les femmes comme Aline qui portent encore des chapeaux, les retiennent solidement avec deux et parfois trois épingles à chapeau. Je connais le genre. Si Aline était tombée à l'eau, la dernière chose qu'elle aurait perdue, ça aurait été son chapeau et pourtant, c'est tout ce qu'on a retrouvé. À compter de ce moment, j'avais la certitude qu'elle avait joué la comédie. Ce fut facile, par la suite, de tirer les mêmes conclusions que mon fils.

Le curé Lanthier remplit à nouveau les verres puis retourna derrière son bureau.

– Quand vous parlez de mobile, monsieur Dumont, je dois admettre que vous avez entièrement raison. Aline était la personne qui en voulait le plus à cette fameuse Denise, après la querelle dans la rue. J'ai rarement vu quelqu'un aussi insulté que notre vieille fille.

Et le bon prêtre d'ajouter :

– Je suis persuadé qu'on ne pourra la tenir responsable de ses actes. Je serai le premier à affirmer en cour que mademoiselle Beauchemin souffre d'un énorme complexe de persécution. Elle voit du mal partout. Elle se prenait souvent pour une justicière. C'est sans aucun doute pour débarrasser le village de cette Denise qu'elle a décidé de la supprimer. Aline s'est faite le bras vengeur de toute une paroisse. Non, monsieur Dumont, cette brave fille n'est pas tout à fait équilibrée.

Corinne demanda :

– Mais pourquoi s'armer d'un revolver pour aller à la confesse ? C'est ridicule.

Le Manchot répondit :

– Ça vous prouve, maman, que monsieur le curé a vu juste. Une personne qui a toute sa raison ne commet pas de tels gestes. Elle a tiré dans un moment de grande nervosité. Elle a dû être la personne la plus heureuse du monde, monsieur l'abbé, quand elle a appris que vous n'étiez pas sérieusement blessé.

Si tous songeaient à la même chose, personne n'osait le dire.

Aline, dans l'état où elle se trouvait, ne voyant aucune issue possible, pouvait fort bien se suicider.

Soudain, sans que personne n'ait prononcé une parole, le curé répondit à la question que tous se posaient intérieurement.

– Non, je suis certain qu'elle ne le fera pas, dit-il en se levant et en donnant un coup de poing sur son bureau.

– Vous croyez, monsieur le curé ? demanda l'abbé Gauthier.

– Aline a beaucoup trop de principes religieux pour accomplir un tel acte, même si elle est désespérée. Espérons que la Sûreté ne tardera pas trop à la retrouver.

Le souhait du curé Lanthier se réalisa. En effet, ce soir-là, vers minuit, le capitaine Turenne appela au presbytère.

Un employé du train avait vu une femme, portant une perruque blonde, monter à bord du

train, à Joliville. Son accoutrement était à ce point ridicule que cette personne avait attiré son attention.

– Elle a pris un billet pour Québec, déclara l'employé.

Et les policiers firent des recherches dans la vieille capitale. On retrouva Aline chez une amie. Ce fut Gustave lui-même qui donna les informations nécessaires aux policiers.

– Chaque fois que ma sœur va à Québec, elle se rend chez son amie, Victorine Bouchard.

Madame Bouchard avait décidé d'aider sa vieille camarade. Elle ne lui posa même pas de questions. Aline lui avait dit :

– Il faut que tu me conduises à Montréal et le plus tôt possible, j'ai un avion à prendre demain matin.

Les deux femmes étaient prêtes à se mettre en route lorsque les policiers étaient intervenus.

Aline n'opposa aucune résistance. Ce n'est qu'au poste de police qu'elle se mit à haranguer les policiers.

– Oui, j’ai tué Denise Fournel et je m’en glorifie. Vous n’avez pas à m’arrêter, tous les habitants du village devraient me remercier. Je leur ai rendu service à tous. Cessez de m’importuner, vous êtes tous des imbéciles. Ça vous a pris plus de deux ans pour deviner la vérité. Jamais on ne pourra me condamner. On n’envoie pas en prison les personnes qui savent se tenir debout comme moi, qui savent lutter contre le scandale...

Lorsque le capitaine lui parla de l’attentat contre l’abbé Gauthier, la vieille fille s’écria :

– Il n’avait pas le droit de me refuser l’absolution. Ma religion, je la connais mieux que lui. Il ne mérite pas d’être prêtre, il ne le mérite pas. J’avais pris le revolver de Gustave. Pourquoi ? Pour me tuer, après avoir obtenu mon pardon. Oui, c’est ce que j’aurais fait. Mais ce jeune blanc-bec a tout gâché. Il me fallait supprimer un prêtre qui ne prend pas ses responsabilités. On se demande où va la société de nos jours. Eh bien moi, je vous prédis que l’ère de l’antéchrist est arrivée. Le monde est

corrompu. Les prêtres ne sont plus les représentants de Dieu. Ce sont les faux prophètes dont on parle dans l'Apocalypse. Laissez-moi la liberté, j'ai du travail à accomplir. Il me faut débarrasser la terre de tous ceux qui causent le scandale. C'est une mission que Dieu lui-même m'a confiée.

Le capitaine en avait assez.

Au lieu d'enfermer Aline dans les cellules de la Sûreté, il décida de la faire immédiatement hospitaliser.

– Et si vous voulez mon avis, Manchot, il ne devrait même pas y avoir de procès. Elle n'est sûrement pas apte à en subir un.

Le détective privé demanda :

– Aurez-vous besoin de mon témoignage lors de l'enquête du coroner sur la mort de Denise la rousse, puis à l'enquête préliminaire de mademoiselle Beauchemin ?

– Je ne le crois pas. Ce n'est pas moi qui décide. Vous nous avez aidé à élucider ce mystère, mais c'est nous qui avons opéré

l'arrestation de mademoiselle Beauchemin et, à la suite du témoignage qu'elle vient de faire, nous n'aurons sûrement pas besoin de plus de preuves pour l'envoyer à son procès.

L'affaire était donc terminée. Le lendemain matin, le Manchot et sa mère partaient immédiatement pour Québec.

Le curé Lanthier aurait bien aimé les garder un ou deux jours de plus à Joliville, il voulait leur organiser une fête pour les remercier mais le détective lui fit comprendre qu'il devait retourner dans la métropole le plus tôt possible.

Le maire assura au Manchot que le conseil municipal allait voter un montant pour défrayer les dépenses du détective.

– Oh, ce ne sera probablement pas à la hauteur de vos tarifs habituels, monsieur Dumont, mais nous allons faire notre possible.

– Je n'exige rien, messieurs. Je suis venu ici pour tenir compagnie à maman. Et sachez que, même si je n'avais pas été là, elle aurait probablement réussi à éclaircir ce mystère.

*

Pendant que Corinne allait fureter dans les boutiques de la vieille capitale, son fils Robert rencontrait deux ex-policiers de la vieille capitale.

Ces hommes lui avaient déjà écrit lui demandant conseil. Ils avaient l'intention de fonder une agence de détectives privés.

– Avez-vous toujours l'idée de mettre votre projet à exécution ?

– Certainement, monsieur Dumont. Mais ce ne sera pas une agence aussi considérable que la vôtre. Nous avons loué un petit bureau, nous n'avons pas de secrétaire, nous avons fait un peu de publicité et déjà, deux personnes se sont mises en communication avec nous.

Mais le second policier avoua :

– Ce n'est rien d'extraordinaire comme enquête. Il faut suivre un mari. Sa femme croit qu'elle est trompée. Quant à la seconde cause,

c'est l'inverse. Cette fois, le mari veut prouver que sa femme lui est infidèle.

Le Manchot ne put s'empêcher de rire.

– Moi aussi, au début, on m'a souvent demandé d'enquêter dans des causes du genre, mais j'ai toujours refusé. Aussi, ce ne fut pas facile.

Et c'est alors qu'il leur parla de son idée d'ouvrir une succursale dans la vieille capitale.

– J'ai compris qu'une simple agence de détectives privés peut à peine subvenir à ses frais. J'ai donc fondé une agence de sécurité. Plusieurs compagnies, des banques, des municipalités ont besoin d'un surplus de gardes. De nombreux policiers, encore jeunes, sont à leur retraite et veulent travailler. Ici, à Québec, vous avez beaucoup d'événements, comme votre carnaval, des manifestations au Parlement ; souvent, à ces occasions, les autorités ont besoin de renfort. Si nous pouvons leur fournir le personnel nécessaire, des hommes compétents, on fera appel à nos services.

Le Manchot expliqua :

– Vous seriez les patrons, évidemment. Nous ferons une association, vous devrez payer un certain pourcentage...

Les deux policiers étaient emballés. Ils promirent au Manchot d'étudier toutes les possibilités, de rencontrer des agents à leur retraite, puis de lui faire un rapport détaillé.

Vers la fin de l'après-midi, Dumont et sa mère prenaient la route pour Montréal.

– Et puis, mon fils, tu n'as pas donné ton opinion. Que penses-tu de ta mère ? Ne suis-je pas bonne détective ? Ne pourrais-je pas t'aider à ton agence ?

Le Manchot soupira :

– Maman, je vous ai félicitée, vous avez fait du bon travail, mais je ne veux pas que vous vous mêliez de mon travail. Nous allons très bien nous entendre, tous les deux, mais c'est à cette seule condition.

Corinne éclata de rire :

– Je plaisantais. Je suis beaucoup trop âgée

pour entreprendre une carrière.

Mais en elle-même, elle ajoutait :

« Cependant, de temps à autre, je pourrai lui donner un coup de main au bureau. »

Le Manchot n'était pas sans se douter que l'arrivée de sa mère pouvait lui causer des ennuis.

Mais il n'avait pas à s'inquiéter pour tout de suite. En temps et lieu, il montrerait une poigne de fer, si nécessaire.

Le détective Robert Dumont aurait été beaucoup plus inquiet s'il avait su ce qui se passait aux bureaux de son agence.

Ce matin-là, lorsque Candy Varin, la jolie blonde arriva, elle fut surprise de ne pas trouver Yamata à son poste.

Le détective Landry, qui avait charge de l'Agence de sécurité, avait ouvert lui-même les portes du bureau.

– J'ai téléphoné chez Beaulac, personne n'a répondu. J'espère qu'il n'est rien arrivé, dit-il à Candy.

Vers neuf heures trente, le grand Michel se présenta au poste. Il semblait d'humeur massacrate.

– Le patron n'a pas donné de nouvelles, tu ne sais pas quand il rentrera ?

– Non. Où est Yamata ?

Michel répondit sèchement :

– D'ici à ce que j'engage une nouvelle secrétaire ou que le patron revienne, tu occuperas les fonctions de Yamata.

– Tu veux dire que Yamata... enfin, elle ne veut plus travailler ?

– Yamata est partie et ne reviendra pas.

Sans ajouter un mot de plus, Michel Beaulac alla s'enfermer dans son bureau.

Yamata et Michel semblaient fort bien s'entendre. Ils vivaient ensemble depuis plusieurs mois. La jolie Japonaise aurait bien aimé épouser Michel. Le détective en avait même parlé au Manchot. Le grand Beaulac hésitait à unir sa destinée à Yamata.

Que s'est-il passé entre le jeune couple ?
Yamata est-elle partie définitivement ?

Vous en saurez plus long en lisant les
prochaines aventures du détective privé, Robert
Dumont, le Manchot !

Cet ouvrage est le 434^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.